

“L’incapacité de penser n’est pas le défaut des légions de gens qui manquent d’intelligence, mais une possibilité qui, sans arrêt, guette tout un chacun – y compris les hommes de laboratoire, les érudits et autres spécialistes de l’équipée mentale”

(Hannah Arendt – *La vie de l’esprit*)

“A l’âge de l’information, les possibilités d’apprendre encore à lire sont en voie d’extinction”

(Martin Heidegger à Hannah Arendt, 22 juin 1972)

Edito

Alors qu’il se publie autant de choses, articles ou livres, l’impression vient souvent d’une absence de la pensée, cette dernière, au sens où Hannah Arendt la caractérisait : le dialogue avec soi-même (Platon), la capacité de se placer en retrait du monde des phénomènes, une tendance à l’auto-destruction s’agissant de ses propres résultats (comme Pénélope, la pensée défait chaque matin ce qu’elle a tissé la nuit précédente), la conscience d’une activité pure (parlant de Socrate qui le premier découvrit cet art, Hannah Arendt parle de la « divine stérilité » de la pensée, ce qui ne veut assurément pas dire que toute stérilité est divine en elle-même...). Tout au contraire, ce qui se publie se publie désormais parce qu’il faut publier, beaucoup et souvent, donc trop vite et sans prendre le temps d’interroger les phénomènes étudiés, avec une volonté de résultats sans plus de recul sur la nature même de ces résultats. Ce retrait de la pensée au milieu d’un océan de publications va de pair avec un dépérissement de la lecture au sens vrai.

On publie trop, des textes utilisant des références que l’on n’a le plus souvent pas pris le temps de lire, textes que le lecteur à son tour se contentera au mieux de feuilleter ou simplement de citer, et qui ne valent d’ailleurs –aux yeux de leur auteur même parfois– pas plus que cela.

Il convient sans doute de réapprendre à lire ce qui mérite d’être lu comme il doit être lu, en espérant de pouvoir se remettre à penser.

Dans ce numéro, Michel Callon s’est livré à un exercice de lecture approfondie du livre de Mitchell à propos de l’Égypte et je l’en remercie tout particulièrement. Sylvain Bureau rend compte, quant à lui, de la démarche proposée par Andrew Abbott. Dans les deux cas, la question de la pensée est posée, en rapport avec l’expertise des professionnels que nous sommes. On trouvera également un texte consacré à l’étude de cas et au problème de l’équifinalité, ainsi que des notes sur deux séminaires (une intervention de Diego Gambetta au séminaire du CSO sur la gestion par l’incompétence dans les milieux mafieux et universitaires, et une intervention de Paul Duguid au séminaire AEGIS sur la question de la qualité de l’information.

Hervé DUMEZ

Les experts et la règle

A propos de : Timothy Mitchell (2002), *Rule of Experts. Egypt, Techno-Politics, Modernity*. Berkeley, University of California Press

L’Égypte postcoloniale comme laboratoire de la globalisation

« Capitalism has no singular logic, no essence. It survives parasitically ... taking up residence in human bodies and minds, or in sugar cane or private property, drawing its energies from the chemistry of others, its forces from other fields, its momentum from other’s desires » (p. 303)

Tocqueville dit que la meilleure manière de comprendre un pays est de visiter ses colonies. Le livre de Tim Mitchell, *Rule of Experts*, nous convainc que pour étudier la globalisation il n’y a pas de meilleure stratégie que de s’intéresser à des pays qui comme l’Égypte voient s’affronter les forces qui organisent l’économie mondiale. L’intérêt et l’originalité profonde du livre tiennent à ce qu’il suit un chemin inhabituel en sciences sociales. À aucun moment, il n’assomme le lecteur avec des développements théoriques

abstrait. À aucun moment, pourtant, il ne tombe dans l’anecdote et l’empirisme positiviste. Par sa construction, par sa manière de choisir les sites d’investigation, par son attention aux compétences des différents acteurs dont il restitue les analyses qu’ils fournissent de leurs propres actions, il rend compréhensible une histoire singulière et lui donne une portée générale. C’est pour préserver cette originalité que j’ai choisi de rendre compte de la manière la plus fidèle possible du déploiement de l’enquête conduite par Mitchell. En respectant l’ordre des chapitres, je ne produis pas un compte rendu linéaire du livre, je suis l’auteur dans son parcours zigzaguant à travers le temps et à travers l’espace. Un des grands mérites du livre est d’inclure, dans l’analyse proposée, le rôle et les effets des sciences sociales.

Dans la première partie du livre, Mitchell fait découvrir l’histoire récente de l’Égypte en suivant trois guides inhabituels (un moustique, une réforme foncière et la mise en carte du territoire national) qui ont l’immense avantage de nous faire voir les forces qui comptent pour construire une société et son économie.

(Suite en page 2)

Sommaire

1

Les experts et la règle

M. Callon

16

Colligation,

consolidation et revision dans les sciences sociales

S. Bureau

18

Equifinalité, étude de cas et modèle de l’enquête

H. Dumez

21

Notes de séminaires

H. Dumez

27

Programme des prochains séminaires AEGIS

(Suite de la page 1)

Le chapitre 1 du livre (*Can the Mosquito speak ?*) nous plonge dans une drôle de guerre. Nous sommes en 1942 et les ennemis se multiplient. Les chars de Rommel envahissent l'Égypte et sont rapidement vaincus grâce à la formidable mobilisation des forces alliées. Mais ce ne sont pas eux les plus dangereux : des chars sont des cibles bien définies et qu'on sait détruire une bonne fois pour toutes. Les vrais ennemis sont ailleurs : ils tissent des liens et suscitent des réactions en chaîne qui finissent par miner le pays dans son entier. Prenons le cas de la construction de digues et de barrages qui occupe l'Égypte pendant les années qui précèdent la seconde guerre mondiale. En ouvrant de nouveaux espaces de culture et en affaiblissant le pouvoir fertilisant du Nil, ces travaux pharaoniques ont rendu l'Égypte dépendante des engrais chimiques ; en favorisant la culture du coton et de la canne à sucre, qui se sont en partie substituées aux cultures vivrières, et qui réclament elles aussi des engrais chimiques, ils ont accentué cette dépendance. C'est là que la guerre intervient, mais pas sous la forme rassurante de chars à détruire. Le nitrate d'ammonium, utilisé pour la production d'engrais, est la matière première de la fabrication d'explosifs. L'industrie chimique, notamment américaine, mobilisée par les autorités militaires, ne fournit plus d'engrais ; la famine s'installe. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, c'est le moment que choisit un moustique, l'*Anopheles gambiae*, porteur d'un parasite de la malaria, le *Plasmodium falciparum*, pour attaquer le pays. Par un concours de circonstances inattendu, l'entrée des troupes britanniques en Malaisie interrompt les exportations japonaises et provoque la pénurie de quinine. La situation est mûre pour que le moustique et ses larves colonisent l'Égypte et établissent leurs quartiers dans le Sud du pays, menaçant le Nord. A lui tout seul ce moustique venu de Nubie n'aurait pas précipité l'Égypte dans l'abîme. Mais l'Égypte, à ce moment-là, est comme un grand corps malade ; elle est vulnérable. Le moustique se nourrit de cette faiblesse et déclenche une série de réactions en chaîne qui vont l'affaiblir encore plus et la plonger dans une véritable crise politique : voilà que les larves se mettent à proliférer dans le jus de canne à sucre qui constitue un milieu nourricier présent dans tout le pays, lointaine conséquence des grands programmes hydrauliques. Les moyens de transport fraîchement construits accélèrent les déplacements. L'Égypte qui avait échappé aux tanks ploie sous les piqures des moustiques : « *The chain of events in Egypt seems to create a triangle, formed by the interconnection of war, disease, and agriculture. War in the Mediterranean diverted attention and resources from an epidemic arriving from the South brought by mosquitoes that took advantage of wartime traffic. The insect also moved with the aid of the prewar irrigation projects and the ecological transformations those brought about. The irrigation works made water available for industrial crops but left agriculture dependent upon artificial fertilizers. The ammonium nitrate used on the soil was the main ingredient in the manufacture of explosives and was diverted for the needs of war. Deprived of fertilizer the fields produced less food, so the parasite carried by the mosquito found its human hosts malnourished and killed them at the rate of hundreds a day* » (p. 27).

Cette complexité socio-technique n'étonne plus les chercheurs en sciences sociales qui savent maintenant que humains et non humains tissent entre eux des relations qui interdisent toute séparation a priori entre forces sociales et forces naturelles : c'est la conjonction de ces différentes forces qui explique la descente aux enfers de l'Égypte. Mais l'Égypte de l'après deuxième guerre mondiale est loin de cette prise de conscience. Politiciens et experts isolent l'ennemi, le moustique et ses larves, et se battent contre lui, comme s'il était indépendant des autres forces auxquelles il s'allie et avec lesquelles il joue. La machine moderne de l'expertise (les problèmes sont des problèmes techniques et doivent être résolus techniquement, à distance) se met en branle. Elle accélère la crise au lieu de la soigner. Pourtant de nombreuses voix s'élèvent pour dire que les problèmes de santé publique sont aussi et avant tout des problèmes politiques, et que la question centrale est celle de la réforme foncière (certains disent que l'Égypte est prise entre les moustiques du Nord, les riches, et les moustiques du Sud). Mais on n'arrête pas des experts lorsqu'ils sont en action. D'autant plus que la politique d'aide au développement des USA va dans le même sens. Puisque crise agricole il y a, il faut relancer la production et l'épandage d'engrais, à coup d'hélicoptères et de techniques haut de gamme ; puisque crise sanitaire il y a, il faut lancer un programme de construction qui s'appuie sur des techniques performantes de fabrication des briques ; puisque épidémie il y a, il faut engager des campagnes d'épandage de DDT. Ces grandes manoeuvres d'inspiration moderniste et qui s'appuient sur l'hypothèse d'une indépendance des différentes forces qui assaillent l'Égypte et sur une séparation entre technique et politique, échouent sur toute la ligne. Les forces à abattre s'allient et interagissent de façon inattendue, créant des problèmes impré-

visibles (un exemple parmi cent autres : le DDT utilisé pour éradiquer les moustiques est fabriqué à partir d'alcool éthylique produit par l'industrie de la canne à sucre qui produit également les jus favorisant la prolifération du moustique !).

En refusant de reconnaître ces intrications, en pensant qu'on se bat contre des moustiques comme contre des tanks, décideurs et experts les rendent encore plus fortes et difficiles à gérer. Celui qui veut rendre compte de cette histoire doit tenir compte à la fois des modalités d'intervention des experts et des décideurs et de l'intrication des forces sur lesquelles ils s'efforcent d'agir, mais qui leur échappent car ils les croient indépendantes. Les sciences sociales se fourvoieraient si elles étaient aveugles à ces configurations socio-techniques, si elles séparaient, comme les experts et les décideurs, monde social et monde naturel. Les moustiques sont aussi importants que la guerre pour comprendre la crise égyptienne, ou plutôt c'est la coïncidence des deux événements qui l'explique. Ils ne sont pas passifs, mais actifs. Pour comprendre cette étrange situation, il faut inclure le travail des experts : acteurs à part entière au même titre que les moustiques, ils accroissent la force de ces derniers au moment même où ils les combattent car ils les considèrent comme des adversaires naturels, extérieurs à l'ordre social et incapables de le parasiter

L'attaque des moustiques laisse entrevoir que les configurations de forces qui expliquent que certains événements se produisent, que certaines dynamiques s'imposent, ont toujours quelque chose de singulier : l'histoire ne repasse jamais les mêmes plats. Or un des articles de foi du modernisme, tel est le point de départ du second chapitre (*Principles true in every country*), est précisément le contraire ; la conviction que les problèmes se ressemblent et qu'ils peuvent être traités de la même manière, ou presque, en tout lieu et en tout instant.

Une illustration exemplaire de cette conception est fournie par la question de la propriété qui est constituée, par les occidentaux, en principe voire en loi universels. Pour un occidental, la propriété privée constitue en effet la pierre fondatrice de la civilisation ; elle permet de résister à l'arbitraire de tous les pouvoirs et notamment du pouvoir d'état : on est ce que l'on possède. On comprend pourquoi les politiques de développement ont toujours été peu ou prou associées à des programmes visant à l'imposer. La colonisation peut être interprétée comme l'histoire, souvent violente, de la mise en place des cadres juridiques qui assurent la reconnaissance, la défense et la possibilité de cession de la propriété. Tous les crimes, toutes les exactions qui ont été commis pour assurer son empire constituent les maux nécessaires pour permettre la civilisation, car de ces maux doivent sortir de plus grands biens.

Cette rhétorique repose sur un postulat : la propriété privée n'existait pas avant que l'Occident ne l'ait inventée et ... imposée. On sait que cette allégation est en général fautive ; elle l'est en particulier dans le cas de l'Égypte ! Une analyse historique montre même que le droit de propriété, notamment du temps de l'Empire Ottoman, ressemblait par sa complexité, aux raffinements que le droit anglo-saxon a introduit dans le droit romain qui brille par sa brutalité et sa simplicité réductrice. La propriété d'un bien, par exemple d'une terre, ne signifiait généralement pas un droit absolu sur cette terre et sur ses produits. « *The doctrine of state ownership of land did not correspond to the modern notion of property but registered the ruler's political claim to a share of revenue, while also acknowledging both the revenue claims of local political sources and the subsistence claims of the cultivator and other members of the village. The network of claims, moreover, involved not just the land but a variety of processes and relations : grain as distinct from other crops, trees and their fruits, grazing rights, the supply of water, the maintenance of irrigation works and so on. The claims were related to a wider discourse of justice and reciprocity reproduced in social practice. They were not fixed in an abstract code of law, but were guided by legal precedent and by prescriptions developed in response to actual circumstances and events* » (p. 57). Mitchell montre à la fois la complexité, la subtilité et d'une certaine manière la modernité de ce droit capable de créer les conditions d'une certaine efficacité et d'une certaine justice. On croirait lire la fameuse définition donnée par Sir Henry Maine en plein 19^{ème} siècle (qui proposa de définir la propriété comme un « *bundle of rights* »). Le droit de propriété imposé par les colons ne vient pas combler un vide ; il détruit et remplace des institutions pleines d'intelligence.

Pas étonnant dans ces conditions qu'il ait fallu déployer la force et user de la violence. Si le droit de propriété occidental, dans sa forme la plus brutale et la plus stupide (une chose, un propriétaire) a constitué un enjeu aussi important, c'est parce que les productions de canne à sucre et de coton constituaient les premières expériences au monde de cultures industrielles.

(Suite en page 4)

(Suite de la page 3)

Celles-ci se caractérisent par le fait que la population qui les produit ne les consomme pas. Il faut donc être capable de forcer les agriculteurs à tout céder. L'esclavage a constitué de ce point de vue une innovation capitale. Mais il a fallu également déporter des populations, instaurer une discipline quasi-militaire afin de maintenir en place ces populations rurales, en un mot il a fallu établir ce que Foucault nommera un gouvernement des populations. Tout l'appareil législatif, juridique et policier va être conçu et mobilisé pour prévenir les rébellions, éviter les désertions. Le droit de propriété se précise et s'alourdit. Mitchell décrit avec un grand luxe de détails toutes ces péripéties. Il montre par exemple comment les révoltes des paysans indiens contre le colonisateur britannique se répandent en Egypte et comment les prisons égyptiennes se mettent rapidement à déborder. Mitchell note d'ailleurs que : « *Desertion of the land and armed rebellion were not the only problems the new agriculture faced. The extensive irrigation works required by industrial crops brought two additional forces into play : disease and debt* » (p. 65). La dette comme l'ont récemment confirmé les travaux de Julia Elyachar à propos du micro-crédit¹ « *was to provide a mechanism that would lever into place the new law of property, and with it the colonial occupation* » (p. 66). Un système dans lequel les paysans travaillent pour payer leur dette est d'une efficacité inégalée : il transforme la contestation politique en addition de désespoirs individuels et l'insolvabilité des petits paysans à qui on a avancé de l'argent devient le prétexte à des expropriations et à des saisies (loi de 1876). L'avantage des grandes propriétés, et de propriétaires auxquels l'état délègue le pouvoir de collecter les impôts, ne tient pas à une productivité supérieure, mais à leur efficacité à fixer les populations rurales. Pour « fixer » l'économie, c'est-à-dire dans les termes de Mitchell pour faire de l'économie-chose un objet stabilisé, manipulable et contrôlable, il faut d'abord fixer les populations. Ainsi se met en place le partage caractéristique des sociétés modernes occidentales : à l'état l'imperium, le pouvoir sur les gens ; aux propriétaires privés le dominium, le pouvoir absolu sur les choses. Bien entendu, comme tous les grands partages, celui-ci se nourrit d'intrications en tout genre : les grands propriétaires fonciers sont de véritables despotes privés qui conçoivent et construisent des villages modèles, et encadrent tous les gestes de la vie quotidienne des agriculteurs. Se crée progressivement quelque chose qui ressemble à un marché du travail : la main d'œuvre devient mobile et mobilisable parce qu'elle a été préalablement fixée. Au total : « *Once again the law of private property created a power that was much more than a control over things. It manufactured this « machine » that concentrated in certain hands enormous powers of violence* » (p. 73). Comme le souligne Mitchell, on ne peut décrire cette métamorphose comme une prise en main de la société rurale par l'état : les deux sont créés en même temps : « *It was out of the new practices that these categories begin to emerge* » (p. 74). Il serait vain dans ces conditions de proposer une généalogie du droit de la propriété privée conçue comme l'application (douloureuse mais nécessaire) d'un principe général importé de l'extérieur (c'est-à-dire des pays civilisés). En fait, comme dans toute procédure performative, l'affirmation de cette généalogie fait partie du processus lui-même : « *Presenting the law of property as a conceptual structure whose origins lie outside actuality is part of a process that establishes the law in terms of this dualism* » (p. 77). Le droit nouveau ne libère pas de l'arbitraire, il consolide en le modifiant une répartition arbitraire du pouvoir. « *The new legal order, rather than ending exceptional forms of control, created a thousand arbitrary powers* » (p. 77). Et dans cette dynamique de concentration des pouvoirs, la notion de propriété foncière joue un rôle central. L'Egypte moderne, comme entité territoriale et politique, comme objet gouvernable, prend forme. Et Mitchell ajoute : si notre objectif est de déstabiliser ces dualismes, « *then a critique that rests on a dialectical logic, however powerful, can not serve* » (p. 79). Le droit produit la distinction entre espace et propriété, puis entre cette dernière et son propriétaire. Toute analyse qui reprend ces catégories pour mettre en marche la machine dialectique ne fait que poursuivre la performance.

La propriété foncière n'aurait pu être mise en place sans une série d'investissements métrologiques et cartographiques qui constituent l'objet du chapitre 3 (*The Character of Calculability*). Dans ce chapitre Mitchell donne corps à la thèse selon laquelle l'économie, comme réalité autonome, comme objet de connaissance et d'intervention, notamment politique, (je la nomme économie-chose dans ce qui suit) est une création récente. Il la date de la publication du livre de Keynes, peu connu en France, *Indian Currency and Finance* (1913), qui, dans le grand débat sur l'existence ou non d'une économie indienne distincte de l'économie britannique, est amené à définir de manière précise et opérationnelle la notion ancienne (on se souvient de la controverse entre List et Marx) d'économie nationale, et à proposer une restructu-

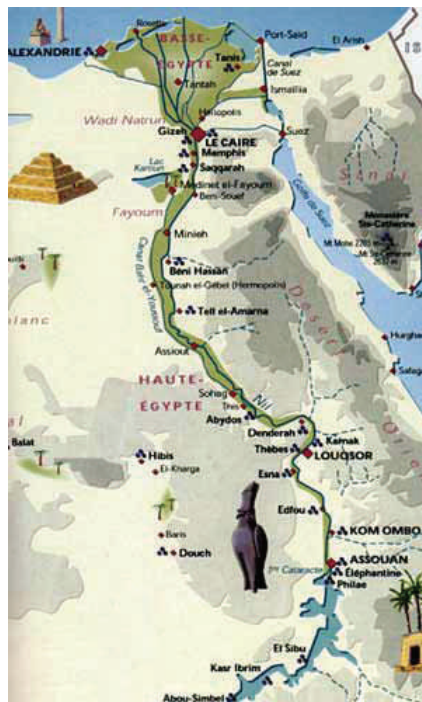
1. Julia Elyachar a publié récemment un livre qui complète utilement celui de Tim Mitchell (Elyachar 2005)

ration des pouvoirs impériaux en leur fournissant de nouvelles modalités d'intervention. L'Inde est un des premiers laboratoires où s'élaborent ces théories et ces pratiques, mais il n'est pas le seul. L'Égypte, champ clos où s'opposent les impérialismes français et britanniques, va fournir l'occasion de poursuivre ces expérimentations et ces recherches grandeur nature.

Dans la fabrication de cet objet nouveau : l'économie nationale égyptienne, Mitchell montre que les entreprises cartographiques et cadastrales jouent un rôle moteur. En 1909 la Société Khédivale d'Économie Politique, de Statistique et de Législation propose une enquête sur la propriété foncière. Pour la première fois des statistiques systématiques sont produites qui délimitent un espace national de calculabilité, mettant en évidence des relations entre les gens et les terres, et donnant corps à l'idée de propriété foncière. En dix ans, plus de vingt mille cartes sont produites, décrivant toutes les terres agricoles, parcelle par parcelle. Les plans cadastraux existaient depuis longtemps, mais ces cartes s'appuient sur des mesures précises très instrumentées (par triangulation) ; elles rassemblent en outre des informations sur les propriétaires et sur les impôts. Par rapport aux cartes antérieures, elles présentent donc quatre avantages : a) elles montrent les positions respectives des parcelles et font apparaître des faits auparavant invisibles (par exemple les parcelles qui n'avaient pas été identifiées comme imposables) et elles « performent » une représentation de la nation comme espace ; b) elles font coexister le normal et l'anormal, mettant sur un même plan les grandes propriétés et les petites : « *the arbitrariness of large land ownership was merged into a uniform national space, and made invisible* » (p. 91) ; c) les cartes permettent de localiser les connaissances et démultiplient le pouvoir : les inspecteurs des impôts mesurent les cartes et non pas les terres ; d) du fait de leur précision, mais aussi du fait de la focalisation des connaissances sur certains objets et problèmes, elles constituent le substrat sur lequel l'économie va pouvoir se développer.

C'est ainsi qu'apparaît l'économie-chose qui dispose enfin des fondations nécessaires à son établissement : « *The map helped to constitute and consolidate the new institution of private property and the form of debt, title, dispossession, and violence on which it depended* » (p. 93). Rendues possibles ou plus aisées par les enquêtes foncières et les cartes, d'autres transformations participent à la fabrication et consolidation de l'économie-chose : la propriété privée des terres et le développement des sociétés par actions qu'elle permet, les calculs consacrés à l'activité cotonnière, principale activité « économique » égyptienne. A cela il faut ajouter les institutions semi-publiques créées pour lancer et développer des grands travaux, l'essor des métropoles dont Simmel a montré qu'elles fournissaient l'espace et le cadre d'une économie monétarisée, et bien entendu l'introduction d'une seule devise nationale : « *If the system of landed property brings into being a topographical space that defines the extension of economic processes, the cadastral survey translates this into a paper landscape, cotton production generates a simplified measure of the production and circulation of commodities, and the building of the metropolis provides a material expression of the intensity and expansion of exchange relations, paper currency plays another part in the formatting of social processes as an economy* » (p. 98-99). Ce mouvement d'objectivation est amplifié par le statut colonial de l'Égypte, qui est conçue comme une réalité fermée sur elle-même, séparée du reste du monde, manipulable à distance, pouvant être considérée comme un « cas », une entité dont les problèmes peuvent être mesurés, qui peut être analysée et traitée en recourant à des savoirs et des connaissances qui lui sont extérieurs. La circulation des statistiques dans l'espace public accroît la distance entre l'objet et ses représentations.

La production de cet objet de calcul n'a pas été sans poser de redoutables difficultés : nombreuses inexactitudes, création d'une population insaisissable parce que ne possédant pas de



(Suite en page 6)

(Suite de la page 5)

terre, impossibilité de suivre les mouvements de population, les flux de certaines marchandises, etc. Les imperfections et les lacunes donnent lieu à de chaudes controverses sur la manière de calculer, sur les connaissances et méthodes statistiques, notamment pour tout ce qui a trait au dénombrement des populations, à leur évolution ainsi qu'au calcul du revenu national (les techniques occidentales qui partent de l'exploitation agricole comme unité statistique ne sont pas applicables). Tous ces débats se déroulent sur fond de colonialisme : comment distinguer l'économie égyptienne de l'économie britannique ?

Au total ce qui a été permis par la fabrication de l'économie-chose, c'est d'abord le déplacement du calcul et du contrôle depuis le champ vers les bureaux ; c'est ensuite la création d'une distance entre le centre de calcul et son objet, qui fait bifurquer le monde ; c'est enfin tout un travail d'organisation, d'exclusion, de reformulation qui établit l'économie-chose en objet calculable. Ce constat conduit Mitchell à remettre sur ses pieds la trop fameuse thèse de l'« *embeddedness* » des marchés économiques : « *The economy came into being, not by disembedding market relations from a larger social ground that previously contained them, but by embedding certain twentieth-century practices of calculation, description and enumeration in new forms of intellectual, calculative, regulatory, and governmental practice.* » (p. 118). Mais la fabrication de cet espace de calculabilité n'empêche pas les débordements et la nécessité de poursuivre, indéfiniment, les investigations sur toutes les pratiques cartographiées par les enquêtes, pratiques qui n'arrêtent pas de leur échapper.

La deuxième partie du livre, intitulée *Peasant Studies*, est consacrée à un acteur important de l'histoire égyptienne ou plutôt à tous ceux qui en l'étudiant en ont fait un acteur stéréotypé, mais bien réel : le paysan égyptien.

En paraphrasant la fameuse phrase d'Yves Lacoste, « La géographie ça sert d'abord à faire la guerre », on pourrait dire que l'anthropologie a d'abord servi (et jusqu'à une date récente) à imposer l'idée de la singularité absolue de la culture occidentale. Ce serait sans doute vrai, mais trop vague et général. Dans le chapitre 4 (*The invention and reinvention of the peasant*), Mitchell se saisit d'une question plus précise, celle de l'invention (et de la réinvention) du paysan Égyptien et du rôle de l'expertise anthropologique dans la constitution de cet objet de savoir.

Pour conduire son enquête, Mitchell se lance dans une investigation qui le conduit directement à la personne de Critchfield. Celui-ci est un étrange personnage : un journaliste qui se prend de passion pour la situation des paysans dans différentes parties de l'Asie et du Moyen-Orient et qui publie une série de livres qui font rapidement autorité non seulement auprès du grand public mais également dans les milieux spécialisés. En 1978 il publie *Shahhat : An Egyptian*. Ce livre est applaudi par la critique ; il est célébré par une masse impressionnante de commentaires et de recensions ; *American Anthropologist* salue le livre comme une excellente dramatisation de la vie des paysans. Critchfield est mis au programme de tous les bons départements d'anthropologie des universités américaines. Le ressort du livre est simple et efficace : la vie de Shahhat est présentée comme celle d'un paysan qui est arraché à sa culture traditionnelle et vit le drame de la modernisation qui amène des paysans, dont les conditions et le style de vie étaient supposés ne pas avoir changé depuis six mille ans, à s'adapter à la modernité en moins d'une décennie. Cette présentation du choc des cultures et du traumatisme provoqué par la modernisation à marches forcées n'a évidemment rien d'original. Mitchell rappelle qu'au moment des révoltes paysannes contre l'occupant au Vietnam et en Palestine, les anthropologues avaient été réquisitionnés pour expliquer ces étranges résistances : qui sont ces paysans ? quelles sont leurs traditions ? que veulent-ils vraiment ? Deux livres, écrits par des auteurs de langue française au moment où les empires coloniaux découvrent leurs faiblesses, deviennent rapidement des classiques. Les titres décrivent leur programme de recherche : *Les paysans du delta tonkinois* par Pierre Gourou (1936) ; *Mœurs et coutumes des fellahs* par Habib Ayrout (1938) (un Égyptien qui fait ses études doctorales en France). Les livres de Ayrout, écrits dans les années 30, deviennent la référence absolue dans le monde anglo-saxon. Ils constituent des classiques qui sont repris dans tous les programmes universitaires.

Se livrant à une analyse minutieuse du *Shahhat* de Critchfield, Mitchell n'a pas de mal à montrer qu'il répète souvent mot à mot les phrases de Ayrout et qu'il endosse du même coup des analyses imprégnées d'exotisme et de racisme primaires. Suivant sur ce point Ayrout, il n'hésite pas à écrire par exemple (mais en 1978 !) que la violence sexuelle des paysans égyptiens

les apparente à des animaux. Ce que Critchfield ignore c'est que, en plagiant Ayrout, il répète les théories de Le Bon qui a tant influencé ce dernier. Pour Le Bon qui commit un livre sur le monde arabe, toute société oppose les élites, qui sont capables d'existence et de pensée individuelles, et les masses qui en sont incapables. Suivant Le Bon, Ayrout applique ce remarquable schéma aux paysans égyptiens : ceux-ci ne peuvent exister comme de véritables individus car ils sont noyés dans la foule de leurs semblables et se rassemblent dans des villages qui sont « des assemblages immoraux » et qu'il faut par conséquent réformer. Critchfield, ne se contente pas de faire siennes ces analyses éblouissantes, en bon scientifique amateur il en rajoute dans l'objectivité supposée de son diagnostic : il parle constamment à la troisième personne, ne dit pas un seul mot de l'interprète sans lequel il n'aurait pu faire son « enquête » (Critchfield fait l'ethnographie d'un village égyptien sans parler un mot d'arabe !) ; il oublie de dire qu'il a résidé pendant toute son enquête dans un hôtel luxueux situé dans une enclave occidentale où il reçoit Shahhat pour les interviews ! Critchfield ne souffle mot des touristes partout présents, avec lesquels il sirote des cocktails pour se remettre des fatigues du terrain. Du beau travail !

Mitchell décide d'enquêter sur ce bizarre enquêteur. Il prend langue avec la soeur d'Ayrout, qui a survécu à son frère, et apprend à sa grande stupeur que ce dernier, un authentique Egyptien, n'a pas passé un seul jour sur le terrain lorsqu'il a écrit sa thèse sur les fellahs égyptiens. Un ethnographe qui observe la réalité à travers sa bulle climatisée, plagie un anthropologue qui jouit des charmes de la Provence française et dresse le portrait du fellah égyptien en s'inspirant des visions aristocratiques développées par un médecin français qui se pique de sciences sociales. Voilà la belle et bonne science qui va nourrir des générations de doctorants !

Mitchell ne s'arrête pas là. Peu lui importe à vrai dire que Critchfield soit un vulgaire plagiaire. La seule question qui compte est : à qui profite le crime ?

Mitchell par chance travaille depuis des années dans un village voisin de celui « étudié » par Critchfield. Vérifiant sur place ce que Critchfield dit de « son » village il n'est pas étonné de se rendre compte que le livre n'est pas seulement un habile montage d'extraits d'autres livres, il est en outre truffé de contre-vérités. Mitchell prend sa plus belle plume pour dévoiler le pot aux roses. Critchfield devant tant de preuves ne cherche pas à se défendre et passe aux aveux. Continuant sur sa lancée, Mitchell découvre de fortes accointances familiales entre Critchfield et de hauts responsables de la CIA. Reconstituant la trajectoire des enquêtes anthropologiques de Critchfield, il n'a pas de mal à montrer que le choix de ses terrains est étroitement corrélé aux interventions militaires et diplomatiques des USA : Critchfield étudie par exemple l'île Maurice au moment où le gouvernement américain décide d'installer une base à Diego Garcia (qui se solde, comme on s'en souvient encore, par un déplacement massif de populations qui sont contraintes d'émigrer vers ... l'île Maurice). De ces observations Mitchell a le bon goût de ne pas déduire que Critchfield est un informateur ou un agent de la CIA ! Mitchell sait bien que la CIA n'a que faire des informations et des discours des sciences sociales. Ce dont elle a besoin en revanche c'est de sciences sociales qui performent leur objet : une anthropologie qui invente des paysans traditionnels et qui les réinvente, puis qui les fait vivre dans les campus américains et dans le reste du monde, et qui enfin décrit le milieu dans lequel ils survivent comme une simple extension des musées visités par des touristes curieux de leurs supposés arts de vivre. Des « *social scientists* » qui montrent que l'Afrique et l'Asie sont des terres de mission pour l'Occident, de tels *social scientists* sont infiniment plus précieux et plus utiles qu'une anthropologie qui fournirait de pauvres informations sur ce que sont et font les gens. La colonisation, c'est avant tout cela : fabriquer, à partir d'indices, de témoignages habilement ficelés, une réalité qui rende plausible, inévitable, moralement et politiquement juste, la prise en main de la planète par l'Occident, au nom de la raison et du progrès. Comme il fallut plus tard inventer un Irak abritant des armes de destruction massive pour que la démocratie se découvre de nouvelles terres à conquérir.

Etablir de nouveaux droits de propriété, créer de nouvelles institutions économiques, lancer la construction d'infrastructures hydrauliques routières et ferroviaires, remodeler la structure des villages, concentrer la propriété foncière, modifier les espèces cultivées et les techniques agricoles : toutes ces actions, qui se pensent sous une même catégorie, celle de la modernisation, et qui se donnent par conséquent des ennemis à combattre et des forces hostiles à vaincre (comme l'obscurantisme, les traditions, la culture, l'ignorance, ...), passent par le recours inévitable à la violence. Or celle-ci, notamment lorsqu'elle est quotidienne et s'applique aux

(Suite en page 8)

(Suite de la page 7)

pauvres, est difficile à saisir et à analyser. Pas seulement parce qu'il serait malaisé d'obtenir des informations à son sujet. Dans le chapitre 5 (*Nobody listens to a poor man*) Mitchell retourne les arguments habituels. Il note que la question n'est pas celle de l'obtention de témoignages, de la vérification des nombreux récits qui circulent et qui mettent en scène des crimes. Ce qui est plus crucial c'est la culture de la peur : ces récits en sont les symptômes et les aliments, comme l'est toute enquête supplémentaire qui voudrait vérifier les rumeurs.

Comment saisir et analyser cette culture de la peur ? Comment démêler les liens qui l'intriquent à la violence ? Mitchell passe en revue quelques-unes des explications habituellement utilisées. Une première explication est psychosociologique : les paysans attendent et demandent que leurs maîtres fassent preuve d'autorité. Cette autorité dont ils ont besoin, ils l'acceptent évidemment, mais cette acceptation est purement extérieure. En leur for intérieur, ils la rejettent. La violence intervient donc deux fois : la première fois pour opérer cette division (soumission extérieure, rébellion intérieure) et la seconde fois pour contenir le ressentiment lorsqu'il lui arrive de s'exprimer et de s'extérioriser. Deux autres explications, que Mitchell associe au registre politique, peuvent être encore invoquées. La violence, en premier lieu, est considérée comme la conséquence de changements imposés de l'extérieur : une réforme du droit de propriété est par exemple susceptible de provoquer des révoltes car, atteignant les paysans dans leurs manières de vivre et dans leurs intérêts, elle entraîne des réactions de leur part. Une seconde explication consiste à souligner la dimension locale des bouffées de violence qui tiennent au caractère coercitif des relations instaurées entre les individus appartenant à la même communauté villageoise ou de travail : la difficulté de syndicalisation peut par exemple entraîner des soulèvements sporadiques et violents « *To be an individual in such a village economy means to be already situated in a set of coercive relations* » (p. 172). Pour ces différentes explications, la violence est inscrite dans des chaînes causales qui finissent, sous certaines conditions, par provoquer l'émergence soudaine de comportements que l'on qualifiera de violents.

Mitchell estime que ces explications ne sont pas satisfaisantes, car en se concentrant sur les attitudes et les comportements, elles sont impuissantes à saisir cette culture de la peur qui lui semble essentielle pour rendre compte de la place occupée par la violence. Le problème à résoudre est essentiellement méthodologique car, associée à la culture de la peur, la violence est faite de silence, de dénégations, d'absence de signes tangibles. Parler de violence symbolique est utile, pour faire apparaître ce continent invisible, mais ressemble à de la paresse intellectuelle, car toutes les explications deviennent possibles. Mitchell n'a pas vraiment de réponse à cette énigme, puisque tout se joue dans les silences et dans l'impossibilité de s'exprimer. Relisant une enquête sur la mobilisation politique des paysans, enquête faite d'interviews, Mitchell tombe en arrêt sur la réponse donnée par un des interviewés à l'enquêteur qui lui demandait de lui parler des problèmes du village :

« *There are no problems he said. We just need a bakery, he added. Not much grain these days in the village, and people baking at home are causing fires.*

- *You think you can do something about it ?*

- *No, I am a poor man and nobody listens to a poor man* » (p. 177).

Mitchell voit dans cette impossible articulation une possible origine de la violence. La culture de la peur s'exprime dans ces silences, dans le refus de répondre, ou dans la profonde incapacité de se lancer dans des récits. J'ai été touché par le fait que, à quelques milliers de kilomètres de distance et quelques décennies plus tard, nous ayons été confrontés à la même situation avec Gino, ce malade qui s'était enfermé dans un mutisme quasi-complet lorsque nous lui posions nos questions de sociologues voulant absolument comprendre son retrait par rapport à l'action collective et aux institutions médicales (Callon and Rabeharisoa 2004). Faire parler les acteurs et, s'ils ne parlent pas spontanément, libérer leurs paroles, les sortir de leur silence : la politique la mieux intentionnée, les sciences sociales et humaines les plus attentives à l'humanité de leur objet partagent cet impératif moral. Mitchell semble penser que nous n'en sommes plus là. Ce qui compte ce n'est pas tant la parole à libérer que le travail sur les mécanismes qui imposent le silence, qu'il s'agisse du silence produit par des handicaps ou des maladies graves ou de celui imposé par une terreur palpable qui paralyse la parole. Exprimer, ce n'est pas nécessairement parler. Face à cette énigme –le silence obstiné est une forme positive d'expression et d'articulation et non point l'antithèse de la parole– Mitchell a une phrase qui ressemble plus à un aveu d'impuissance qu'à un véritable programme : « *Those who live intole-*

nable lives, coping with poverty, unemployment, hunger, and other more direct forms of coercion, must somehow express their condition and yet may be unable to find the opportunity, the courage, or the language to do so » (p. 177).

Ce paysan qu'on assimile à un être aux prises avec la modernité, que l'on contraint à vivre dans un climat de peur, on lui demande en plus de s'inscrire dans cette communauté imaginaire qu'on appelle une nation en étant fidèle à ce que les experts disent être l'héritage national : tel est le thème du chapitre 6 (*Heritage and violence*).

La constitution de l'état-nation est un sujet classique pour les historiens et les sciences politiques. La nation, pour reprendre la fameuse formule d'Anderson, repose sur un ensemble de techniques qui permettent à chacun d'imaginer que d'autres personnes, qu'il ne connaît pas, forment avec lui une seule et même communauté.

Mitchell propose d'envisager la constitution de la nation selon deux angles. La nation comme pédagogie se confond avec la construction d'une conscience de plus en plus vive et aiguë de l'existence et de la réalité d'un sujet collectif. Celui-ci s'établit indépendamment de toute référence et de toute rencontre avec une quelconque altérité, avec un Autre par rapport auquel des distances pourraient être prises : la nation est un sous-produit du nationalisme et suppose une forte dose d'autisme. Pourtant, et c'est là qu'apparaît la seconde dimension, celle de la performance, la nation ne peut exister sans naître et renaître de rencontres, de chocs qui l'amènent à se constituer une identité, un soi qui la distingue des autres (nations) : elle se pose en s'opposant. Mitchell choisit d'étudier ce double mécanisme en suivant les tentatives de reconstruction et de réhabilitation d'un village pris dans la tourmente de l'industrie touristique.

En 1945, la décision de délocaliser le village de Gurna (situé à côté de Luxor) est prise de manière à éviter les interférences avec les sites archéologiques et leurs visiteurs : les paysans sont accusés de piller les sites et de tourmenter les touristes. L'architecte en charge du projet, un dénommé Fathy, saisit l'occasion pour restaurer ce qu'il estime être la tradition architecturale vernaculaire qui, selon lui, s'est progressivement perdue. Cet appel à la tradition n'a rien de passéiste. Il est fait au nom du progrès ; il exprime la volonté de rétablir de bonnes conditions sanitaires, de revenir à des formes de consommation rationnelle de l'énergie et à une certaine autonomie alimentaire. Fathy rencontre des difficultés. Les techniques architecturales de jadis posent d'épineux problèmes, comme celui de la construction à l'ancienne des greniers et de leurs voûtes qui nécessitent des poutres désormais difficiles à trouver. Fathy voyage et découvre dans le sud de l'Égypte, du côté de la Nubie, une technique à base de briquettes faites avec de la boue, qu'il s'empresse de transposer à Gurna. Mais les paysans, pourtant associés à la conception de leur nouveau village, ne veulent pas de cette tradition ; ils préfèrent les palmiers qui présentent de nombreux avantages. L'échec de Fathy n'est d'ailleurs pas celui de « la » tradition : la technique s'avère être une innovation récente puisque le soi-disant village Nubien n'a que quelques décennies d'existence ! Cette tentative avortée ne dissuade pas les autorités de reprendre le projet en 1998. La raison invoquée est à nouveau la préservation de l'héritage archéologique et le désir de rétablir les paysans dans le confort et le bien être de l'habitat traditionnel : « *You can't afford to have this heritage wasted because of informal houses being built in an uncivilized manner* » (p. 186). A nouveau ce combat contre les paysans pillards et voleurs et pour la sauvegarde du patrimoine archéologique. À nouveau des résistances, mais cette fois violentes et qui se terminent dans des bains de sang. Les pédagogues, qui entendent apprendre au peuple qu'il a un passé dont son identité doit se nourrir (dans ce cas l'architecture traditionnelle) et qu'il doit préserver (dans ce cas les sites archéologiques), sont renvoyés à leurs chères études. La première nation, celle que l'on enseigne, la nation nationaliste est un fiasco.

L'autre nation, la nation imaginaire, non pas celle que l'on enseigne mais celle que l'on s'efforce de représenter, comme on parle d'une représentation théâtrale, n'a guère plus de succès. Elle est étroitement liée au développement du tourisme, cette mise en scène de l'Égypte pour les visiteurs étrangers. En quelques pages brillantes, Mitchell décrit le développement de cette industrie à part entière. Les bureaux de consultants américains (Arthur D. Little en 1982) donnent les orientations stratégiques à suivre : constituer une enclave dans laquelle les touristes puissent circuler sans avoir à rencontrer la population égyptienne. Mitchell analyse avec précision cette économie qui propose des expériences à consommer et à vivre et qui n'a aucun effet sur le village de Gurna et sur son économie : l'enclave est tout entière intégrée à l'écono-

(Suite en page 10)

(Suite de la page 9)

mie étrangère. Il faut d'ailleurs un passeport pour entrer dans les complexes touristiques qui sont conçus pour être autosuffisants. La main d'oeuvre locale est soumise à une stricte discipline qui évite aux touristes étrangers d'être importunés. La logique de cette activité économique est de réaliser une fusion totale entre l'Égypte actuelle et celle des Pharaons. Comme le note de manière ironique un paysan de Gurna : « *Tomorrow they will say these slippers I am wearing came from Ramses II !* » (p. 201). Une des raisons invoquées pour tenir la population et ces paysans voleurs et barbares à l'écart des sites est encore la volonté d'éliminer le trafic d'objets archéologiques. Mitchell n'a pas de mal à montrer que si ce trafic existe c'est parce qu'il est organisé ou plutôt permis par les autorités elles-mêmes. Le plus cocasse est que cette planification de la mise à l'écart de la population et de l'isolement des touristes va à l'encontre des demandes et des désirs exprimés par de riches américaines vieillissantes qui viennent en Égypte pour se trouver des maris à « temps partiel » : en échange du financement de petites entreprises, elles s'assurent la satisfaction, quelques mois par an, de leurs besoins sexuels. Tout cadrage produit des débordements.

La nation égyptienne définie par le partage de valeurs communes et de traditions (le nationalisme imaginaire) et celle construite à travers l'organisation des rapports avec les autres (l'aménagement du tourisme) sont évidemment complémentaires et étroitement imbriquées : Gurna est à la fois conçu comme la réactivation d'un passé imaginé et comme une sorte de poste frontière entre la société égyptienne et sa mise en scène pour les « autres ». Une telle performance, à usage interne et externe, ne va pas sans violence ; l'histoire racontée par Mitchell le prouve. Paradoxalement l'exclusion et la disciplinarisation des paysans sont justifiées par le projet de constitution de la nation égyptienne. Le résultat n'a dans ces conditions rien de surprenant. Une pétition signée en 1996 par les habitants de Gurna se termine par cette interrogation désespérée : « *We have begun to wonder wether we are Egyptians* » (p. 207). Et contrairement à ce que pourraient penser ceux que tente le manichéisme (qu'il s'agisse de d'Arthur D. Little ou des dénonciateurs de la globalisation), les paysans de Gurna savent très bien qu'ils ont intérêt à vivre avec le tourisme : « *we are married to the tourists* » (p. 205) (ce qui est parfois, comme je viens de le rappeler, littéralement vrai !). Un peu désabusé, Mitchell note que, alors que de nombreuses études ont été commandées pour développer les activités touristiques, rien n'a été fait pour étudier les réseaux d'approvisionnement en eau. Ah les croisières de rêves et les émotions mitterrandiennes devant les allers et venues des felouques lourdes d'un passé qu'elles offrent comme un présent !

La troisième partie du livre intitulée : « *Fixing the economy* », est consacrée à l'étude des mécanismes et des dispositifs qui font exister l'économie comme objet ; un objet difficile à maîtriser et qui menace constamment de se défaire.

L'économie égyptienne est une invention récente. Le chapitre 7 (*The Object of Development*) montre comment les organismes internationaux ont fini par faire exister cette improbable réalité et comment ils ont réussi à imposer les mesures visant à son développement.

Nous avons tous à l'esprit une présentation stéréotypée de l'Égypte, présentation répétée par les spécialistes, celle d'une bande étroite de terres fertilisées par les crues et les alluvions du Nil, dont l'étroitesse se trouve accentuée par une démographie galopante. L'Égypte est définie par cette équation : comment assurer la survie d'une population croissante avec des ressources nécessairement limitées ? Les choix politiques sont cadrés par ces contraintes naturelles et consistent donc à résoudre de la manière la plus efficace possible des problèmes techniques parfaitement identifiés. Cette vision de l'Égypte constitue les bases du pouvoir des experts ou plutôt des trois agences basées à Washington (FMI, Banque mondiale, USAID : United States Agency for International Development) qui se sont assurées le monopole de l'expertise. Le chapitre est consacré aux réformes inspirées par ces organisations tout au long des années 1970 et 1980.

Pour mettre au jour les mécanismes par lesquels s'instaure la mainmise de l'expertise sur l'action politique, Mitchell part de la formulation des problèmes eux-mêmes, et en particulier de celle qui est donnée, on devrait dire imposée, par la Banque mondiale : « *Egypt has the largest population in the Middle East ... Its 52 million people are crowded in the Nile delta and valley ... with a density higher than that of Bangladesh or Indonesia.* » (p. 212). Mitchell se livre à une brillante explication de texte ; il analyse la notion de surpopulation, les comparaisons avec le Bangladesh et l'Indonésie (et pourquoi pas avec la Belgique !). Il passe ensuite en revue les

chiffres de la production agricole, montrant que celle-ci croît au même rythme que la population. En réalité le problème s'avère être un problème de répartition ; les politiques mises en place accroissent les inégalités. Ce que reconnaît l'USAID (les experts donnent les conseils et se critiquent entre eux) : « *under these politics losers necessarily outnumber winners* » (p. 214).

Si l'Égypte ne parvient pas à subvenir à ses demandes en matière de subsistance alimentaire, c'est parce que le système agricole a été profondément transformé. L'Égypte s'est mise à importer des céréales non pas pour alimenter les êtres humains mais pour engraisser des animaux dont la viande est recherchée par les riches classes de la société. Les paysans sont donc incités à acheter leur nourriture qu'ils ne produisent plus. Tout cela fabrique une dette nationale astronomique que les USA effacent au moment de la guerre d'Irak en échange du soutien du gouvernement égyptien : « *Egypt's food problem was the result not of too many people occupying too little land, but of the power of a certain part of that population, supported by the prevailing domestic and international regime, to shift the country's resources from staple foods to more expensive items of consumption* » (p. 217).

La thèse du manque de terres cultivables n'est pas plus crédible. Là encore les chiffres sont cruels : ce qui est en cause c'est plutôt la distribution des terres et leur redistribution et la reconnaissance des droits à la propriété pour les petits paysans.

Au total l'image d'une Égypte accablée par la nature (une étroite bande de terrain surpeuplée) est un paravent pour cacher la question des inégalités et de ceux qui sont privés de tout pouvoir. Elle permet de transformer les questions politiques en problèmes techniques et prépare le terrain pour les experts. Ceux-ci ne sortent pas de leur rôle lorsqu'ils prescrivent les thérapies. La première consiste à moderniser une agriculture jugée arriérée : on mécanise à outrance, ce qui évidemment renforce et accroît les inégalités, puisque la solvabilité des paysans est elle-même inégale. La seconde est un appel au libre marché et à la décentralisation. L'état égyptien, jugé trop interventionniste (depuis le coup d'état de Nasser en 1952), est incité à se désengager. Le programme est connu : privatisation de la santé, des services sociaux et de l'éducation, campagne de libéralisation des prix agricoles. Et les effets sont mécaniques : endettement des pauvres, dépendance accrue de l'économie vis-à-vis des US (notamment dans le secteur des médicaments). C'est encore à l'USAID que revient le privilège de tirer les leçons de l'opération de dérégulation : « *The better off, the more educated and expert officials benefit more than ordinary villages* » (p. 228).

Cette dépolitisation de l'économie coïncide avec la transformation de l'Égypte en un objet de développement. L'Égypte comme pays, économie, nation, communauté, est devenue un objet autonome, dont on peut « penser » le développement : « *The apparent concreteness of a modern nation-state, like Egypt, its appearance as a discreet object, is the result of recent methods of organizing social practice and representing it* » (p. 231). L'état-nation est un des effets de tout un ensemble d'éléments et de méthodes qui organisent les pratiques sociales et les représentent : la langue, les autoroutes, la télévision, les relevés cadastraux, la littérature concernant les activités touristiques, les études consacrées aux pays du Sud, les statistiques produites par les organismes internationaux. Cette objectivation de l'Égypte (comme nation et comme économie à développer) a deux conséquences. D'abord elle favorise une simplification des analyses : on parle par exemple de politique d'exportation et d'importation au lieu de suivre les réseaux compliqués et différenciés d'interdépendances. Deuxièmement, les centres nationaux et internationaux d'expertise qui analysent, conseillent et évaluent, se positionnent et se pensent comme étant extérieurs à l'objet qu'ils décrivent, alors qu'ils interviennent et performant : « *An organization like USAID, which must imagine itself as a rational consciousness standing outside the country, is in fact a central element in configurations of power within the country* » (p. 233). L'objectif essentiel du programme de l'USAID était de renforcer et de développer le secteur privé ; ce sont ses interventions qui ont conduit à une emprise accrue du pouvoir d'état, tout simplement parce que les interlocuteurs de l'USAID, les leviers sur lesquels ceux-ci proposaient d'agir, appartenaient au dispositif étatique : « *USAID could not diagnose itself as an integral aspect of the problem* » (p. 234). Pour Mitchell, le problème n'est pas tant celui de la justesse des analyses et des conseils proposés par les organismes internationaux que leur incapacité à se représenter leurs rôles, les effets et les limites de leurs interventions ; dans le langage des sciences sociales on parlerait sans doute d'un déficit de réflexivité.

Une telle interprétation est encore trop charitable. Car Mitchell montre que les organismes internationaux participent en réalité à l'accroissement de l'emprise économique et politique

(Suite en page 12)

(Suite de la page 11)

des USA. L'appel au libre marché dissimule le système des aides financières et les effets qu'elles produisent. L'analyse des flux financiers conduit à des conclusions impressionnantes : en demandant à l'état égyptien de se désengager, les organismes internationaux (en fait américains) servent de bras séculier à l'état américain qui sort renforcé. On voit ainsi que les aides rendent solvable la demande pour les produits et services proposés par les firmes américaines, les commandes militaires jouant un rôle crucial. Mitchell observe que l'Égypte est un élément de la politique agricole de l'état américain : en interdisant les aides financières aux agriculteurs égyptiens, les organismes multinationaux ouvrent le marché aux multinationales américaines qui, elles, bénéficient, comme on le sait, de soutiens financiers importants de l'état américain : « *The self-deception of USAID discourse was not just that it set up again an object called Egypt in which it could not recognize its own internal role ... devoting itself to the cause of dismantling subsidies and promoting the "private" sector ; (USAID) was itself an element in the most powerful system of state subsidy in the world* » (p. 236). Cinquante-huit pour cent de l'assistance économique en provenance des USA est dépensé aux USA pour autre chose que des projets de développement et le reste va à des entreprises américaines engagées dans des projets de développement. Bien entendu les produits achetés et les projets profitent à la population, mais les effets sont préoccupants puisque la dépendance de l'économie égyptienne se trouve accrue en même temps que la dette.

Cette analyse ne vaut pas que pour l'Égypte ; elle ouvre des perspectives plus larges : la doctrine néo-libérale pourrait bien avoir pour fonction d'affaiblir les états nationaux, à l'exclusion de celui des États-Unis d'Amérique. « *The USAID operated, more or less successfully, as a form of state support to the american corporate sector, while working in Egypt to dismantle state supports* » (p. 240). L'expertise, notamment des sciences sociales, couplée avec la technicisation des problèmes de développement, constitue la clef de voûte de ce terrible dispositif.

Les politiques de développement prônées par les organismes internationaux (ou plutôt américains) en appellent à l'instauration du libre marché. Le chapitre 8 (*The market's place*) commence par une question. Que signifie l'expression : favoriser l'instauration du marché (libre) ? Pour répondre à la question, il faut bien sûr mener des enquêtes de terrain. Mais avant de se livrer à cet exercice, Mitchell examine les hypothèses que la question charrie avec elle. Parler de marché au singulier, c'est tout d'abord considérer qu'il existe une réalité parfaitement définie, qu'on appelle marché ou capitalisme, à qui l'on puisse attribuer un certain nombre de caractéristiques et qui soit dotée d'une logique propre qui assure sa reproduction et éventuellement son extension. Les définitions qui ont pu être proposées sont nombreuses : on parle de self-intérêt, de recherche du profit, de loi de l'offre et de la demande qui assure l'établissement contradictoire des prix, de circulation de l'information, d'accumulation et de réinvestissement du capital, de séparation du capital et du travail, de processus historique d'expansion mondiale : « *Different accounts may highlight or ignore different features from this list. But every attempt to describe the capitalist economy inevitably attempts to capture what distinguishes the market system from the nonmarket, or the capitalist mode from the noncapitalist. The distinction gives capitalism its identity* » (p. 245). L'hypothèse d'un marché qui se contient lui-même est partagée par les défenseurs et les adversaires du capitalisme.

Mitchell note que l'affirmation de l'existence d'une frontière entre le marché et le non marché, qui alimente par ailleurs la vision de l'état comme garant du libre marché, est le point de convergence d'un immense travail de formatage. Celui-ci est réalisé notamment par les différentes disciplines de sciences sociales qui se sont intéressées à l'économie ; il est également obtenu par la mise en place d'institutions destinées à assurer ce cloisonnement. Comme l'ont montré les travaux ultérieurs de Mitchell, la colonisation et surtout la décolonisation, avec l'apparition d'états-nations qui viennent se substituer aux anciennes colonies, ont joué un rôle essentiel dans la concrétisation des économies nationales puis de l'économie-chose, qui deviennent des objets manipulables, gouvernables, dotés de leur propre logique. La création de ces objets est récente. Keynes que l'on désigne souvent comme le père de l'état providence a, dans le même geste, puissamment contribué (d'abord dans sa longue controverse sur l'autonomie financière de l'Inde, puis dans ses modèles macro-économiques étayés par des appareils statistiques nationaux) à l'objectivation de l'économie-chose. Marchés et États-providences sont les deux faces de la même médaille.

Bien entendu, après avoir contribué à la constitution de l'économie-chose, les sciences sociales se sont empressées de qualifier ses relations avec la non-économie. Il faudrait écrire à cet en-

droit précis l'histoire de la sociologie économique, celles des économies hétérodoxes et de l'anthropologie économique. Mitchell se contente de relever deux stratégies qui ont été suivies pour analyser les relations entre marchés et non-marchés, et imposer du même coup l'idée de leur extériorité. La première est celle bien connue de l'*embeddedness* selon laquelle le calcul ne s'arrête pas aux frontières du marché : les paysans, par exemple lorsqu'ils semblent engagés dans des pratiques hors-marchés, sont décrits comme étant en réalité en constante interaction avec le marché. La seconde est celle des capitalistes ou économies alternatives. Dans ce cas, ce qui est remis en cause ce n'est pas l'existence des marchés mais leur universalité : l'organisation occidentale des marchés ne constitue pas une solution applicable partout, elle se modifie au contact d'autres réalités, ce qui fait émerger d'autres formes d'économie. Mais, commente Mitchell, dans les deux cas, l'idée qu'il existe un modèle du marché ou une réalité qu'on peut saisir comme étant le marché est intacte : l'*embeddedness* ne fait que compliquer les relations de ce marché avec l'extérieur ; la thèse de l'existence d'économies alternatives ne discute que les conditions de son extension.

Mitchell entend démontrer, analyse empirique à l'appui, que pour décrire ce qui se passe dans les campagnes égyptiennes il faut abandonner l'idée de l'existence du capitalisme ou du marché. Prenant le cas de l'utilisation des tracteurs, il montre l'imbrication de pratiques diverses qui ne se laissent pas analyser comme étant à la jointure de différentes formes de production ou d'économie (on appelait cela jadis, l'articulation des modes de production). En particulier, on ne peut dire que c'est le secteur des activités d'auto-subsistance qui soutient l'économie de marché. C'est exactement l'inverse qui est vrai : « *markets crops, protected and promoted by the state survived in support of self-provisioning* » (p. 255) A parasite, parasite et demi ! L'étude de la fixation des prix apporte de l'eau à la thèse de Mitchell : il n'existe pas de prix qui ne soit régulé, qui ne soit lié à des situations de monopole. De même, il n'existe pas de secteurs d'activités qui ne soient subventionnés : « *With poultry, as with wheat, the result of the market reforms was nothing like a market systems* » (p. 261). Et les réformes en faveur du libre marché ne font qu'accroître ces intrications ; elles renforcent le secteur d'auto-subsistance. Même les officiels reconnaissent les dégâts collatéraux. Ceci ne les empêche pas de poursuivre, et de recourir à la répression, si nécessaire. Comme le dit un paysan interviewé par Mitchell : « *They put us in the mill and turn it and turn it* » (p. 265). Le résultat de ce moulinage, ce n'est pas plus d'autonomie pour le marché, c'est au contraire plus d'intrications entre les différentes formes d'activités qui sont maintenant qualifiées d'économiques.

Intéressé par le rôle des experts et notamment par celui des sciences sociales, Mitchell note que cette campagne de réformes ne s'est appuyée sur aucune étude de la situation des villages. Au fond, les experts sont persuadés, comme leurs détracteurs, que l'on sait tout du marché et du non marché et donc des mesures à prendre : « *The power of what we call capitalism rests increasingly on its ability to portray itself as a unique and universal form... The displacements and reformulations of the capitalist project show its dependence on arrangements and forces that this logic needs to portray as non capitalist.* » (p. 271). Tous ceux qui parlent du capitalisme ou du marché, qui vantent ou stigmatisent leurs logiques, contribuent à les faire exister comme réalité objectivée et rendent inévitables les effets produits.

Ce marché que chacun croit connaître, où et comment le saisir ? Dans le chapitre 9 (*Dreamland*), Mitchell passe aux travaux pratiques et se donne pour objet d'analyse non pas l'économie égyptienne, mais l'ensemble des mécanismes et dispositifs qui assurent l'existence d'une réalité qu'on appelle économie (formelle) de marché, une sorte de *Dreamland* constituant une enclave de modernité. Cette enclave est créée en suivant les recommandations du FMI : dévaluation de la monnaie nationale, construction de deux espaces disjoints de circulation monétaire (un pour le dollar, un autre pour la livre égyptienne), réduction de l'offre de monnaie, suppression des aides au secteur public. La politique est celle qui est recommandée pour toutes les économies nationales. Le FMI se montre satisfait de son élève. Peu importe pour lui que les effets produits sur les populations soient à l'évidence négatifs : il faut d'abord souffrir pour avoir droit, plus tard, au bonheur. Ce sont ces effets que Mitchell s'efforce de reconstituer, à partir d'informations rares et lacunaires qu'il traque dans les notes inframarginales des rapports : « *I retrieve this story from the footnotes* » (p. 277). Dans cette histoire des marges, l'économie-discipline et les experts économistes sont les acteurs importants.

Ce qui est décrit par le FMI comme la privatisation du secteur public résulte dans la constitution de réseaux à la fois publics et privés qui associent étroitement états et entreprises. Ces

(Suite en page 14)

(Suite de la page 13)

réseaux qui sont identiques à ceux si bien décrits par David Stark pour les pays de l'Est au moment de la transition vers l'économie de marché (Stark 1996), sont contrôlés par quelques familles solidement établies. Il montre notamment comment les très actives et efficaces « *islamic investment companies* » sont éliminées, avec le soutien massif de l'état, par un secteur bancaire qui spéculait contre la monnaie égyptienne : « *The reform program did not remove the state from the market or eliminate profligate public subsidies. Its main impact was to concentrate public funds into different hands, and many fewer* » (p. 282). Ces groupes familiaux, dont Mitchell retrace l'histoire, partagent les caractéristiques suivantes : ils sont alimentés par des contrats publics et soutenus par l'USAID ; ils incluent des banques privées qui assurent le financement de leurs opérations et ne font donc que rarement appel aux marchés financiers ; ils emploient très peu de salariés ; ils se spécialisent dans la fourniture de biens et de services destinés à une toute petite fraction de la population (trois pour cent consomment cinquante pour cent des richesses). Ces réformes, qui tiennent lieu de politique économique, contribuent à fabriquer un espace qui existe en tant que tel et qui peut être décrit comme un espace économique. Cet espace s'objective dans des statistiques qui, par nécessité, ne portent que sur lui, tout le reste étant insaisissable. Le reste, c'est ce qu'on appelle l'économie informelle, informelle parce qu'impossible à mesurer. Et pourtant cette économie informelle est loin d'être négligeable. Dans les années 1980, par exemple, l'importation de résine de cannabis représente la coquette somme de deux à quatre milliards de dollars américains, chiffre largement supérieur à la valeur de l'ensemble des importations non pétrolières de l'Égypte. De plus, un cinquième des dépenses gouvernementales sont militaires et ne sont décrites et chiffrées ni dans les rapports ni dans les statistiques. « *The problems of informal, clandestine, and unreported economic activities are so great that these alone would provide sufficient reason to question the idea that economy is an object that can be mapped and measured* » (p. 289).

Une manière de décrire et d'analyser ces relations entre des espaces « économicisés » et des secteurs considérés comme non marchands est de recourir au couple cadrage/débordement. Mitchell s'emploie donc à repérer et analyser les différents cadrages de cette « économie marchande » égyptienne. Il retient trois dispositifs : les droits de propriété dont il a déjà présenté la généalogie et les effets dans le chapitre 2, l'institution familiale et les entreprises multinationales. Comme le montre l'analyse des groupes industriels les plus actifs dans la construction de cette enclave « économicisée », les liens familiaux et domestiques structurent efficacement les activités économiques et cadrent les débordements. Mais ceux-ci ne sont jamais complètement éliminés : les familles se déchirent et se divisent, les liens matrimoniaux et ceux de l'affection pouvant se défaire soudainement. Les grandes corporations multinationales constituent un autre puissant dispositif de cadrage qui, en fabriquant des arrangements non marchands, permet au marché d'exister. On connaît la fameuse métaphore de Simon pour rendre frappante cette anomalie : si l'on coloriait les relations marchandes en vert et les hiérarchies en rouge, la terre vue de Mars serait une planète rutilante. L'analyse par Mitchell du rôle joué par les grandes entreprises dans le cadrage marchand est originale. Il souligne que la théorie économique s'est toujours intéressée, et pas seulement depuis Coase, à cette bizarrerie : l'existence d'organisations, de hiérarchies, comme on dit maintenant, au cœur des marchés. Mitchell rappelle que Marx dans le livre III du Capital avait déjà soulevé ce lièvre : « *He (Marx) described the joint-stock company as « the abolition of the capitalist mode of production within the capitalist mode itself »* » (p. 294). Mitchell n'en reste pas là. Observant que les grandes corporations ont évidemment précédé l'installation du capitalisme, il soutient que, à l'inverse de tout ce que supposent les théoriciens de l'économie de marché, les organisations hiérarchiques ne sont pas une conséquence du capitalisme (comme l'avance à mots couverts la théorie des coûts de transaction). Pour lui, c'est l'inverse qui est vrai : le capitalisme, comme l'a d'ailleurs bien vu Braudel, est une des conséquences de l'existence des grandes compagnies nées au 17^{ème} siècle. Mitchell observe d'ailleurs que le marché, tel que Adam Smith le décrit, a été conçu comme un contre-pouvoir aux grandes corporations qui, à l'instar des Compagnies des Indes, constituaient de véritables empires économiques et politiques, disposant même du monopole de l'établissement de colonies. Mitchell a montré en outre, dans d'autres textes que ces compagnies, que le marché est supposé contenir, ont servi de modèles à l'état américain (faut-il rappeler que le drapeau américain, avec ses « *stars* » et ses « *strips* », est la copie conforme de celui de l'East India Company?). L'état moderne, qui intervient dans l'économie pour lui permettre d'exister et de se développer, et le marché libéral sont des machineries imaginées pour lutter contre l'omnipotence des grandes compagnies. De ce mouvement, pour le contrôle

et l'organisation de la colonisation, naît une configuration qui est celle dans laquelle nous vivons. Elle est caractérisée par l'équilibre subtil entre trois joueurs : l'état, le marché, et les multinationales. Les nécessités liées à la gestion difficile de cet équilibre expliquent que l'économie, comme science des marchés, se soit développée en étroite relation avec l'élaboration des savoirs de l'organisation (droit, comptabilité, marketing, etc.) ainsi qu'avec celle des instruments et des techniques d'état (économétrie, statistiques, macro-économie). Dès ses origines, le marché (capitaliste) apparaît comme une pièce dans un jeu complexe de pouvoirs et de contre-pouvoirs interdépendants. Que cet équilibre se rompe, et voilà le marché qui bascule dans les arrangements hiérarchiques, proposés par des réseaux familiaux ou par des corporations puissantes, ou voilà qu'il tombe dans la dépendance des gouvernements. La focalisation des analyses sur un seul des trois joueurs (le libre marché) conduit non seulement à mettre entre parenthèses les autres éléments du système, sans lesquels il ne pourrait exister, mais surtout à transformer les effets de cadrages (d'*enframing*) en réalités substantielles : « *The attempt to enframe the economy occurs alongside other forms of structuring and network making, including those of the household or family, large corporations, and nation-states, all in interaction with one another. Enframing is a work of violence as well as theory. And the forces and overflows it must contain are non limited to those of human agency, whose rationality itselfs contains form of the irrational and non human* » (p. 299). En ne s'intéressant qu'aux enclaves, en choisissant comme objets les archipels regroupant tous les « *Dreamlands* » de la planète, en oubliant les forces qui dessinent les contours de ces archipels, la théorie économique banalise la violence en la considérant comme une activité secondaire ; elle s'acharne à transformer en réalité résiduelle tout ce qui ne rentre pas dans le cadre. Or la violence, les débordements et les institutions non-marchandes, ne sont pas à la périphérie des marchés mais en leur centre.

J'espère que ce compte rendu aura convaincu de la radicale originalité du livre de Mitchell. L'auteur évite avec une maîtrise consommée tous les pièges qui attendent celui qui s'intéresse aux pays en voie de développement. Il ne se laisse pas aller aux facilités de la dénonciation et rend pourtant palpable l'existence de ce qu'il faut bien appeler faute de mieux des rapports de domination. Le style léger et constamment empreint d'humour et d'empathie pour ceux qui ne parviennent pas à faire entendre leurs voix et qui ont des choses à exprimer contribue à la force de l'argument et de la démonstration.

Les situations postcoloniales constituent des laboratoires irremplaçables pour qui veut comprendre les ressorts de la globalisation. Elles sont en même temps des objets redoutables qui rendent l'analyse théorique périlleuse, menacée en permanence par les simplifications réductrices. Le tour de force de Mitchell est de parvenir à saisir cet objet, non point construit mais en cours de construction, sans jamais faire voir l'appareillage théorique et méthodologique : la théorie est incorporée dans le récit. Le lecteur est plongé in *medias res*, dans cette histoire compliquée, grâce à d'habiles déplacements dans le temps et dans l'espace.

Mitchell illustre en outre l'intérêt des études multi-sites maintenant prônées par les anthropologues. Cette démarche permet à l'auteur de montrer à l'oeuvre les nombreuses forces qui interviennent et de suivre les configurations et associations changeantes qu'elles décrivent et tissent. Histoire en réseau, histoire faite de déplacements, de sauts et de rapprochements, histoire qui abolit les frontières : celles entre micro et macro, celles entre économie et politique, ou encore celles entre nation et globalisation, mais qui s'attache à montrer comment ces frontières sont tracées, contestées, déplacées ; histoire qui fait par conséquent voir l'importance des moustiques et des parasites, du nitrate d'ammonium et de la propriété privée, des américaines qui mentent puis achètent les faveurs des indigènes ; histoire des projets hydrauliques et des organismes internationaux, des enquêtes cadastrales et des liens familiaux ; histoire entourée d'un silence assourdissant, celui d'une violence tue, cachée, d'une violence que les sciences sociales ont habituellement tant de mal à montrer et à analyser.

Comme le titre du livre l'indique, *Rule of Experts* porte sur le rôle joué par l'expertise et notamment par les sciences sociales dans la fabrication de ce que l'on appelle société, économie, nation, globalisation, ou encore tradition. Michel Foucault, d'abord dans *Surveiller et punir* puis dans ses écrits sur la naissance de la bio-politique, a été un des premiers à montrer le caractère performatif des sciences sociales. Mitchell poursuit l'exploration. Sa connaissance de l'anthropologie des sciences et des techniques, de la toute nouvelle anthropologie des marchés économiques, sa maîtrise des théories de l'état, l'amènent à restituer de manière juste et convaincante la contribution des sciences sociales à l'histoire de la post-colonisation. Ce livre

(Suite en page 16)

(Suite de la page 15)

et quelques autres qui commencent à paraître annoncent ainsi une nouvelle ère pour les sciences sociales. Il n'est plus possible pour elles de se tenir à l'extérieur des objets qu'elles décrivent ou pire de prendre parti, de s'engager. Mais comment s'y prendre pour continuer à produire des analyses qui ne s'enferment pas dans les parcours labyrinthiques de la réflexivité ? Comment faire face aux redoutables problèmes d'écriture qui se posent à celui qui refuse la posture du scientifique qui place son objet à distance et qui refuse aussi bien la dénonciation que la critique ? Ce n'est pas la moindre qualité du livre de Mitchell que d'avoir montré que ce défi pouvait être relevé de manière élégante et convaincante sans jamais céder aux obscurités de la réflexivité. L'auteur est partout présent non pas pour faire voir ou pour témoigner, ou pire pour nous jeter sa subjectivité à la figure. Puisque le social en train de se faire, c'est-à-dire l'objet même des sciences sociales, est fabriqué à quatre-vingts pour cent par des collègues, experts en sciences sociales, ingénieurs et scientifiques de toutes disciplines, il suffit d'entrer dans leur travail et de les suivre pour atteindre l'objet qui nous intéresse : ceci n'est pas hors de portée puisque nous sommes du sérail ! C'est ainsi qu'en suivant les sciences sociales mais également les sciences de la nature et de la vie, Mitchell nous plonge au coeur de la constitution de la nation égyptienne, des stratégies pour faire exister un libre marché et pour lier l'économie moderne à la gloire ancienne des pharaons. Qui d'autre qu'un politiste formé à la dure école de l'histoire, de l'économie et de l'anthropologie, spécialiste de grammaire arabe, aurait pu en faire autant ? Les « *social scientists* » commencent à acquitter leur dette : nous faire voir qu'on ne peut comprendre le monde dans lequel nous sommes plongés sans tenir compte du rôle qu'ils ont joué et qu'ils continuent à jouer dans sa mise en forme et dans la production de son intelligibilité.

Références

Callon, Michel, and Vololona Rabeharisoa. 2004. "Gino's lesson on humanity. Genetics, mutual entanglements and the sociologist's role" *Economy and Society* 33:1-27.

Elyachar, Julia. 2005. *Markets of Dispossession : NGOs, Economic Development and the State in Cairo*. Duke University Press.

Stark, David. 1996. "Recombinant Property in East European Capitalism" *American Journal of Sociology* 101:993-1027. ■

Michel Callon
CSI — École des Mines de Paris

A propos de : Abbott Andrew
(1999) *Department and Discipline. Chicago Sociology at One Hundred* The University of Chicago Press, Chicago

Colligation, consolidation et révision dans les sciences sociales

Tout commence par une commande des plus anodines : faire un texte pour le centième anniversaire de la célèbre revue *The American Journal of Sociology*. Bien délimitée et définie, notre auteur ne pouvait s'égarer mais Abbott n'est pas de ces chercheurs qui écrivent pour flatter ou faire consensus. Quand il rend son manuscrit, le résultat ne plait pas, ou du moins ne cadre pas avec ce qui était attendu. Abbott veut aborder une question plus ambitieuse que la seule historiographie de AJS, il souhaite répondre à une autre problématique qu'il énonce simplement :

"what it means to say that a social thing exists?" (p. 1).

Il part d'AJS pour arriver à l'histoire d'une Ecole, celle de Chicago et enfin à celle d'une discipline, la sociologie :

"To write the history of the AJS is not one history but many. (...) To write the history of the AJS is not just discuss a journal. It is also to discuss the constitution of a department and beyond that of a discipline and of whole fields of discourse" (p. 80)

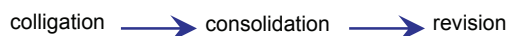
Ce travail, s'il est documenté par des dates, des noms d'auteurs et de lieux, n'est pas une synthèse d'archives. Il semblerait presque, pour un lecteur peu passionné par les évolutions de l'École de Chicago, qu'Abbott utilise son objet dans un autre but. En fait, deux objectifs semblent guider l'écriture : d'une part, une forme de dénonciation de la sociologie telle qu'elle se pratique aujourd'hui et, d'autre part, une forme de leçon sur comment elle devrait se faire. Il est très critique et la clarté du propos ne laisse pas grand doute sur ses positions :

"We are too busy being scientific. Yet even our science has a tired feeling. We subscribe to journals but don't read them. (...) What mainstream journal today would publish Erving Goffman (...) or Egon Bitner (...) or Talcott Parson (...) We are no longer excited enough to take risk, to float unorthodox ideas" (p. 195)

Cette critique n'est pas ciblée sur les seuls journaux scientifiques, elle concerne aussi la vie des chercheurs enfermés dans leur tour d'ivoire :

"How many of us, I wonder, can claim to have spent since college even one full year in some social situation that is not academic?" (p. 196)

Ambitieux, Abbott s'attaque en fait à un paradigme tout entier : "le paradigme des variables". Il dénonce cette approche utilisée depuis plusieurs décennies en sociologie et qui consiste à dire qu'une variable peut avoir les mêmes conséquences quelque soit le contexte. Il refuse d'utiliser cette notion si commune de "toutes choses égales par ailleurs" (p 197). Mais Abbott ne se contente pas d'une critique stérile, il écrit, il produit et se faisant nous aide à trouver d'autres chemins. Il choisit un objet qui interpelle et nous montre comment l'étudier. Pour se faire, il ne présente pas une méthodologie contingente, il s'attache à mettre en évi-



dence les trois étapes au coeur de toute démarche des sciences sociales :

Les membres d'AEGIS trouveront dans le terme de colligation, hélas étranger à la langue française, un appui de poids dans leurs réflexions sur la notion de frontière¹.

"The historiography began with naming the thing to be studied: delimiting its members, its methods, its provenance. (...) The philosophers of history have a nice word for this setting apart; they call it colligation. To colligate a set of facts is to locate them in relation to one another as members of a larger whole, to assemble them into something that is capable of being the central subject of a narrative?" (p. 29)

Après la colligation, l'objet est délimité et il peut être analysé, interprété, c'est l'étape qualifiée de consolidation par Abbott. Tout au long du chapitre 1, l'auteur suit ces deux étapes et nous offre un historique rapide résumant la période (entre-deux guerres), les grands auteurs (Park, Hughes, Blumer, etc.), et les trois principaux centres d'intérêt (psychologie sociale, organisation sociale et écologie) de l'École de Chicago. Puis, il présente les différentes interprétations et introduit de la complexité. Les débats portent sur la délimitation des périodes ou encore sur les problématiques essentielles à aborder. Il s'est formé plusieurs visions sur l'École de Chicago avec par exemple certaines analyses focalisées sur la présence d'un leader charismatique alors que d'autres étaient centrées sur la formation de la structure institutionnelle (p. 30).

Le dernier stade consiste alors à « défaire la colligation » (p. 30), ou plutôt à comprendre en quoi la délimitation première ne peut être analysée qu'en lien avec d'autres phénomènes :

"for any local lineage there seems to be an "outside", a set of "larger forces". For that reason I have not scrupled to use the language of inside/outside. But the outside is in fact a mirage. "External" is merely a code word for all the other entanglements of lineages braided in with the events we happen to be interested in." (p. 225)

Ce processus a permis de mettre en évidence une entité sociale, l'École de Chicago, car cette structure produit d'une part des effets qui dépassent les impacts d'une simple agrégation d'individus et d'autre part parce qu'elle se reproduit dans le temps :

"we think of Chicago school as a social thing because it had consequences that go beyond those implicit in the historical sequences that flowed into it, because it was an "efficient cause" – in Aristotle's term – of later events. (...) The whole structure gained a force that enabled it, for a time, to reproduce itself and to confer a new authority on its external effects." (pp. 32-33)

1. Une équipe AEGIS a décidé de se pencher sur un concept des plus difficiles à délimiter : celui de frontière.

(Suite en page 18)

(Suite de la page 17)

Du chapitre 3 au chapitre 6, Abbott se consacre à l'analyse de l'histoire de l'AJS depuis ses origines jusqu'à sa forme moderne. Il montre comment ce journal loin d'être le journal d'une discipline, la sociologie, est un journal qui a bâti et façonné la discipline sociologique (p. 103). Il montre également comment l'histoire du journal doit être reliée à celle de l'École de Chicago où il a été créé. Dans le chapitre 6, Abbott prend un ton plus critique et explique pourquoi le professionnalisme avec lequel le journal est progressivement géré (chapitre 5) est contre-productif. En effet, la standardisation des pratiques crée des routines qui empêchent l'émergence de nouveaux paradigmes :

"Indeed, in Kuhnian terms, the very definition of paradigm changing work is work rejected by routine judgment in an ongoing tradition. Rejection is a necessary (but alas not sufficient) condition of a great work."

Le risque est donc de voir les lieux de débat et de créativité intellectuelle s'éloigner des journaux tel que l'AJS. Dans ces conditions, le rôle d'un journal n'est plus de diffuser des productions scientifiques innovantes mais plutôt de déterminer le degré de professionnalisme des individus en leur permettant de se former et en délivrant des gages pour obtenir le grade de Professeur (p. 190).

Au chapitre 7, Abbott adopte un propos prescriptif pour offrir une alternative en reconsidérant le rôle et la démarche sociologique. Il estime que les trois phases – colligation, consolidation, révision – d'une recherche n'ont pas pour objectif de mettre en évidence des variables mais des "patterns". Cette approche par les patterns est adaptée aux cas complexes, très fréquents en sciences sociales, mais également dans des domaines comme la médecine (p. 221). Il résume ce paradigme dont la tradition remonte aux débuts de l'École de Chicago en une phrase :

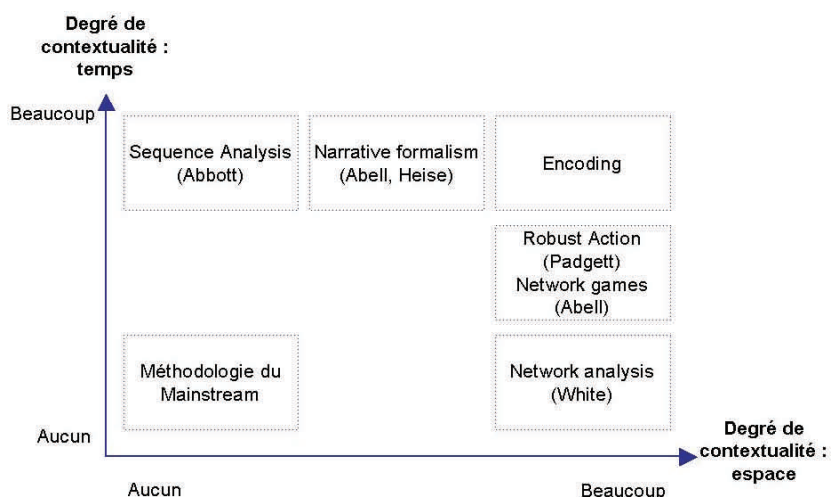
"one cannot understand social life without understanding the arrangements of particular social actors in particular social times and places" (p. 196)

Non seulement, Abbott propose de redécouvrir les travaux des principaux penseurs de ce courant de recherche mais il invite également à réfléchir aux nouvelles méthodes qui tentent de prendre en compte la contextualité des phénomènes (cf. schéma ci-contre) et de conclure :

"In my view (...) we are not at all in crisis. Quite the contrary. Sociology stands before a great new flowering" (p. 222). ■

Sylvain Bureau

Doctorant PREG— École Polytechnique



Équifinalité, étude de cas et modèle de l'enquête

Pourquoi les approches qualitatives ou les études de cas sont-elles souvent décevantes ? La question n'est pas tant celle, souvent évoquée, de l'incapacité de généraliser les résultats. Ou celle de la subjectivité de l'approche. Le mal est plus profond : les études de cas ne parviennent souvent pas à convaincre en tant qu'études de cas. Les faits eux-mêmes ne sont pas aussi bien analysés qu'on pourrait l'attendre. Ils sont à la fois trop touffus et trop parcellaires. Surtout, la liaison entre l'approche théorique et ces mêmes faits apparaît trop superficielle : la théorie éclaire le cas comme elle en éclairerait une multitude d'autres ; le cas est éclairé par la théorie comme il pourrait l'être par une multitude d'autres théories. Alors pour-

quoi ce cas-là et pourquoi ce cadre théorique-là ? - se demande le lecteur. Le malaise est d'autant plus profond que le plan adopté pour rendre compte des études de cas, désormais, s'est le plus souvent aligné sur le plan classique des études de style quantitatif : question de recherche, revue de bibliographie, étude de cas, résultats. La revue de littérature semble élaborée avant l'étude de cas – ce qui apparaît absurde – et l'étude de cas n'est souvent là que pour « vérifier » (vérifier sur un cas ?) ou illustrer la théorie. Or vérifier ou illustrer une théorie sur une occurrence apparaît l'un des usages les plus faibles que l'on puisse faire de l'étude de cas. L'auteur, parfois, cherche à élaborer un « cadre théorique » en empruntant des éléments épars à plusieurs théories, mais sans se poser la question de savoir si les théories sont modulables et si des modules empruntés à diverses théories peuvent être recombinaisonnés *ad libitum*.

Bref, quelque chose ne va pas dans l'étude de cas.

Tout tourne autour du fait que, sur un cas par définition complexe et multidimensionnel, il est toujours possible d'appliquer une théorie pour peu qu'elle repose sur des concepts assez généraux. Si l'on veut voir de l'apprentissage organisationnel ou de l'opportunisme williamsonien dans une dynamique organisationnelle, on arrivera toujours à en voir. Et, de manière symétrique, si l'on veut voir une absence d'apprentissage organisationnel, on parviendra de même à montrer l'« absence de tout bouquet. »

En empruntant à un livre récemment paru¹, nous allons essayer de traiter à nouveau de la question de l'étude de cas, en avançant les concepts d'équifinalité, de processus et de spécification, puis en filant une métaphore.

L'équifinalité ou causalité multiple

La notion d'équifinalité est simple et intuitivement évidente : dans le monde où nous vivons, nous faisons tous les jours l'expérience qu'un même fait observé peut avoir plusieurs types de cause. L'idée que les faits relevés dans un contexte aussi complexe que celui d'un cas approfondi puissent ne pouvoir être éclairés que par un cadre théorique est donc contre-intuitive. En lisant une étude de cas, le lecteur se dit automatiquement : certes, les faits sont expliqués par le cadre théorique que nous propose (que nous impose...) l'auteur, mais ne pourraient-ils pas aussi bien (et peut-être mieux) être expliqués par d'autres cadres théoriques ? Le propre d'une étude de cas devrait être de discuter plusieurs cadres théoriques, plusieurs hypothèses rivales². C'est une erreur que de vouloir établir, via la revue de littérature qui précède la présentation du cas, un seul cadre théorique pour éclairer le cas. Il y a paresse coupable à ne mobiliser qu'un seul cadre théorique dans une étude de cas.

Les processus

La première étape a donc consisté à montrer qu'une des faiblesses des études de cas résidait souvent dans la non prise en compte du problème de l'équifinalité et dans la confrontation des faits observés dans le cas avec un seul cadre théorique. Il faut maintenant s'interroger sur la nature même des théories et concepts mobilisés. Bien souvent, ces concepts ou théories sont trop généraux. Que l'on pense par exemple au nombre des études de cas utilisant le concept de confiance. Ce concept attrape tout donc le plus souvent ne saisit rien. La remarque de Jon Elster est ici déterminante : « *the basic concept in the social sciences should be that of a mechanism rather than a theory* »³. Les études de cas sont trop souvent des monographies, des descriptions, sur lesquelles sont plaqués des concepts généraux. Il y a trop de concepts et de descriptions dans les études de cas, et pas assez de mécanismes, de processus⁴, de dynamiques, d'enchaînements de faits. Le cœur de l'étude de cas, ce sont – ce devraient être en tout cas – les processus.

La double spécification

La notion de processus devrait conduire à une double spécification : la spécification des théories et la spécification des processus observés dans le cas. Il s'agit de sortir de la généralité des théories et des concepts en spécifiant les processus qui devraient être observés dans le cas si ces théories étaient vérifiées, de spécifier des « processus déduits ». Par exemple, ne pas se contenter d'appliquer un concept aussi général que celui d'apprentissage organisationnel sur

1. George Alexander L. & Bennett Andrew (2005) *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences*. Cambridge (MA), M.I.T. Press ; voir aussi Hall Peter (2006) « Systematic Process Analysis : When and How to Use It ? » *European Management Review*, vol. 3, n°1, Jan-Feb.

2. Campbell Donald T. (1994) « Foreword » in Yin Robert K. (1994) *Case Study Research. Design and Methods*. Thousand Oaks, Sage. 2nd edition.

3. Cité in George & Bennett (2005), p. 230.

4. La notion de processus, défini a minima, comme une « simple succession temporelle » est en soi une révolution de l'âge moderne selon Hannah Arendt.

(Suite en page 20)

(Suite de la page 19)

5. Dans sa thèse, Florence Charue-Duboc a spécifié le concept d'apprentissage organisationnel en formulant la notion de « périmètre » de l'apprentissage.
6. Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2005) « La démarche narrative en économie » *Revue économique*, vol. 56, n° 4, juillet, pp. 983-1005. Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2006) « Reviving Narratives in Economics and Management : Towards an Integrated Perspective of Modelling, Statistical Inference and Narratives. » *European Management Review*, vol. 3, n° 1, Jan-Feb.
8. Point saillant, mais aussi point saillant — point imperceptible palpant ne serait peut-être pas une traduction si infidèle. Aristote note que dans les premières heures d'incubation d'un œuf apparaît un petit point rouge, quasiment imperceptible. Si on l'examine bien, on finit par le voir tressauter. Il se développe ensuite en un organe central, le cœur. Le cœur de ce qui sera l'analyse in fine est souvent au départ un petit point à peine tressautant, palpant. Voir, dans ce même numéro, le compte rendu du séminaire de Diego Gambetta sur l'analyse de la valeur de l'incompétence. La traduction est celle de l'édition Bouquins en deux volumes.
9. Veyne Paul (1971) *Comment on écrit l'histoire*. Paris, Seuil.
10. « C'était le jeune Stanley Hopkins, un inspecteur qui promettait et à la carrière de qui Holmes s'était plusieurs fois intéressé. » Rien à voir avec le prototype du bousilleur d'étude de cas, toujours certain de détenir la bonne théorie avant d'avoir spécifié doublement les processus, ces catastrophiques enquêteurs que sont Lestrade et Gregson, de Scotland Yard... « C'est justement dans ces détails [ajoutons inattendus, déroutants pour les théories qui ne « collent » plus — si l'on nous permet de compléter la pensée de Holmes] qu'un détective compétent se distingue d'un Gregson ou d'un Lestrade. » C'est leur comportement « routinier » dans le traitement des cas que Holmes reproche à Gregson et Lestrade.
11. George & Bennett (2005), pp. 217-220. Rappelons qu'une enquête, comme une thèse, se termine devant un jury qu'il faut convaincre, et un article devant des relecteurs-juges, anonymes et féroces, toujours prêts à récuser une enquête mal conduite.

un cas, mais spécifier les processus impliqués par le concept. S'il y a apprentissage organisationnel, alors quels processus devrais-je observer dans mon cas (en fonction de quels contextes) ? Comment puis-je, à partir de ce concept, construire des scénarii de ce qui devrait se passer dans le réel si cette notion est pertinente ?⁵ Le problème, l'une des difficultés de l'étude de cas, mais aussi ce qui la rend passionnante, c'est que les théories qui peuplent les revues et les livres sont généralement justement peu spécifiées en termes de processus. Il faut donc mettre au jour ce que nous avons appelé le « récit implicite »⁶ contenu dans les théories ou les modèles, le processus déduit. Mais il faut aussi spécifier les processus, les enchaînements, à l'oeuvre dans le cas observé. Ne pas se contenter de décrire, de déverser les faits bruts, mais repérer les événements significatifs, les faits inattendus, qui sont souvent peu perceptibles — *punctum saliens*⁷ -, puis mettre au jour les mécanismes ou processus qui sont à l'oeuvre en eux. Ce faisant, ne pas exclure — bien au contraire — les chiffres, les séries, les mesures (démarche qualitative ne signifie évidemment pas absence de données chiffrées). La spécification passe aussi par la mesure. C'est dans la confrontation entre les récits implicites ou processus déduits, spécifiés à partir des théories, et les récits ou processus spécifiés observés dans le cas que réside la valeur même de l'étude de cas. La confrontation se fait comme un test d'hypothèses rivales plausibles ou de théories rivales spécifiées en termes de processus.

Le modèle de l'enquête

Sous l'apparente abstraction du propos méthodologique, ce qui est présenté ici comme démarche doit avoir un petit air familier pour le lecteur. La ressemblance est en effet évidente avec l'enquête policière. Prenons le travers de l'insuffisance de spécification des processus dans le cas, conduisant à la sélection prématurée d'une théorie (passant donc à côté du problème de l'équifinalité) et écoutons l'avis d'un spécialiste : « Je n'ai encore aucune donnée. Et bâtir une théorie avant d'avoir des données est une erreur monumentale : insensiblement, on se met à torturer les faits pour qu'ils collent avec la théorie, alors que ce sont les théories qui doivent coller avec les faits. » Ainsi s'exprime Holmes dans *Un scandale en Bohême*. Le lecteur attentif aura noté le passage — extraordinairement signifiant — du singulier (la théorie, qui, en tant que théorie seule, colle toujours aux faits, mais en les torturant) au pluriel (les théories, dont la formulation établissant la rivalité marque le commencement de l'enquête véritable, qui respecte les faits sans les torturer)⁸. Dans *Le mystère du Val d'Ascombe*, Watson se contente de l'évidence des faits : « -Je crains, dis-je, que l'évidence des faits ne soit si éclatante que cette affaire n'ajoute rien à votre réputation. » « -Rien de plus trompeur qu'un fait évident », lui répond Holmes en riant. Le fait trop évident est un processus insuffisamment spécifié trop bien expliqué par une théorie qu'on a tenu à lui appliquer. Holmes a raison : il ne prête qu'à rire. C'est la paresse du cadre théorique unique qui caractérise une fois de plus le pauvre Watson. Le lecteur d'une étude de cas a souvent ce sentiment d'avoir été trompé de cette manière : on ne lui a présenté que ce qui va de soi, alors qu'il voulait qu'on lui explique « tout ce qui ne vas pas de soi »⁹. Il n'y a pas eu dialogue tendu, exigeant, entre les faits et plusieurs explications possibles, dialogue constitutif de l'enquête policière. Le lecteur n'a perçu que le ronron convenu de la mise en place d'un cadre théorique unique abstrait et d'une monographie, les deux juxtaposés. Au contraire, la double spécification en termes de processus, de mécanismes, lorsqu'elle cherche à spécifier en profondeur les processus à l'oeuvre dans le cas, conduit normalement à la situation dans laquelle se trouve l'inspecteur Hopkins dans *Le pince-nez en or* : « Alors, qu'avez-vous fait, Hopkins¹⁰ », lui demande Holmes, « quand vous avez été certain que vous n'étiez certain de rien ? » Là commence, alors que certains faits semblent faire pencher vers une théorie, et d'autres vers d'autres hypothèses, alors que l'on n'est donc plus certain de rien, le vrai cheminement de l'étude de cas.

George et Bennett insistent sur ce parallélisme entre « process-tracing » et enquête policière¹¹. Dans les deux cas, on procède par allers-et-retours. L'enquêteur s'attache à plusieurs hypothèses, plusieurs suspects. Il établit des chronologies, des enchaînements causaux possibles. Mais il part aussi des suspects, vérifie leur emploi du temps et cherche leur mobile. De la même manière, le chercheur part des théories pour spécifier les processus qu'elles enveloppent, et du cas pour spécifier les enchaînements qu'ils révèlent. Par contre, dans le domaine du traçage des processus, les différents cadres théoriques peuvent se combiner pour rendre compte des processus observés. Dans le même temps, les auteurs constatent qu'il n'est pas toujours possible d'aller dans un détail suffisant de l'analyse du cas pour départager à coup

sûr les théories rivales. Par contre, notent-ils, les enquêteurs ont raison face aux méthodologies classiques : ils inventent ou modifient des théories au cours de l'analyse du cas, théories qui les aident à mettre en évidence des faits nouveaux qui n'auraient pas été mis en évidence si la théorie nouvelle ou modifiée n'avait pas été formulée. Ils sont dans le vrai lorsqu'ils pensent que ces faits inattendus générés par la théorie nouvelle corroborent cette théorie. Pour George et Bennett, on est là dans une logique bayésienne : au plus le fait en question est unique et inattendu, au plus grand est son pouvoir de corroborer la théorie.

Quelques règles pour des études (de cas) en rouge

L'étude de cas, pour être réussie, a alors à respecter quelques règles. Elle devrait :

- s'appuyer sur plusieurs cadres théoriques rivaux et/ou complémentaires (a contrario, la revue de littérature ne doit donc pas déboucher sur un cadre théorique unique)
- mettre l'accent sur les processus (les enchaînements), en :
 - *spécifiant les théories (qui ne le sont souvent pas) en termes de processus pour sortir de leur degré de généralité trop élevée¹²*
 - *spécifiant le cas en termes de processus pour sortir de l'accumulation de faits sans arêtes saillantes. Repérer des faits significatifs et/ou inattendus ; reconstruire les mécanismes ou processus à l'œuvre derrière ces faits. En un mot trouver des crimes, explorer les scénarios possibles et les mobiles des acteurs. Nouer des intrigues¹³.*
- *confronter les deux types de processus ainsi spécifiés (une vraie confrontation entre théorie et cas ne pouvant naître que de la double spécification)*
- *ne pas craindre, en cours d'étude du cas, de bousculer les cadres théoriques ou même d'en inventer de nouveaux en cherchant à faire apparaître des faits inattendus dans le cas à l'aide de ces nouveaux cadres (donc de s'éloigner en cours de route des cadres théoriques présentés au début, c'est-à-dire rompre avec le plan habituel dans lequel la revue de littérature précède l'exposé de l'étude de cas)*



Formulons un vœu : voir fleurir moins d'études de cas plaquant un seul cadre théorique trop général sur un cas mal dégrossi, moins d'enquêtes à la Lestrade et plus d'enquêtes à la Holmes. ■

Hervé Dumez
PREG — CNRS / École Polytechnique

12. Chez Holmes, cela donne : « Une sorte d'exercice mental, sans aucune garantie de vérité, m'indique une ligne possible qui correspond aux faits. C'est, je le confesse, un travail de pure imagination ; mais combien de fois l'imagination ne s'est-elle pas révélée mère de la vérité ? » (*La Vallée de la peur*)

13. Paul Veyne, à nouveau.

Notes de séminaires

La valeur de l'incompétence : le cas de la Mafia et celui de la corruption universitaire, une approche méthodologique

La démarche de Diego Gambetta repose sur quatre points fondamentaux. D'abord, on ne peut faire de bonne théorie qu'en rompant avec les évidences du sens commun. Ensuite, pour rompre avec ces évidences, rien ne vaut l'usage des théories, des concepts, des modèles, économiques. Non pas que ceux-ci décrivent la réalité : les économistes s'occupent finalement assez peu du réel. Mais parce que, subtilement appliqués, ils ont cette fonction de permettre au chercheur de rompre avec les évidences. L'important est d'appliquer les modèles économiques de manière imaginative. Après, il faut de plus partir des faits eux-mêmes pour reconstruire la théorie, mais des faits inattendus, des faits les moins évidents, les plus surprenants, qu'il faut aller chercher. Enfin, il est enrichissant de s'intéresser à des situations extrêmes, caractérisées notamment par la pression qui s'exerce alors sur les individus.

(Suite en page 22)

Le 9 décembre 2005, le séminaire doctoral du CSO accueillait Diego Gambetta, professeur de sociologie à Oxford et connu pour son travail d'analyse de la mafia¹, qui présentait le chapitre 9 de son livre à paraître : *Crimes and Signs: Cracking the Codes of the Underworld*. Princeton, NJ, Princeton University Press, 2006

1. Gambetta Diego (1993) *The Sicilian Mafia: The Business of Private Protection*. Cambridge (MA), Harvard University Press.

(Suite de la page 21)

Le problème

La mafia présente une série de caractéristiques intéressantes. Les mafieux sont sujets aux « accidents ». Ils sont toujours prêts à disparaître pour échapper à leurs poursuivants éventuels. Ils ne jouissent d'aucune possibilité de protection légale. Ils sont normalement animés d'orientations plus égoïstes que la moyenne de la population. Ils sont enclins à prendre des risques (notamment celui de la prison) et ils sont assez peu dissuadés par la menace des peines.

D'où un paradoxe : les mafieux ont besoin de partenaires mafieux pour arriver à leurs fins, mais ils peuvent très difficilement leur faire confiance. Comment procèdent-ils ? La réponse « évidente » à la question de la confiance dans un tel contexte est celle de la menace et du recours à la violence.

La déconstruction de l'évidence grâce à l'usage des concepts économiques

Raisonnons de manière économique. Le coût de l'usage de la violence en cas de rupture de la confiance revient à celui qui a été trahi, et non au traître. De plus, ce coût est élevé – le risque étant important (même si la dissuasion des peines ne fonctionne pas forcément aussi bien qu'avec les honnêtes gens, elle fonctionne à une certaine échelle). Et puis, si l'on reprend la liste des caractéristiques des mafieux, on voit que celles-ci rendent la régulation par la violence difficile : par exemple, comme on l'a signalé, les mafieux sont normalement aptes à disparaître pour échapper à ceux qui les poursuivent (policiers ou autres mafieux).

Plus profondément, l'économie éclaire bien cette difficulté de la régulation par la violence. En effet, si c'est la violence qui régule le marché, celui-ci voit son développement entravé. Beaucoup préfèrent ne pas entrer. Et ceux qui entrent sont ceux qui ont surmonté la barrière à l'entrée : ce sont donc des gens pour qui la violence n'est pas un problème, c'est-à-dire les plus dangereux et les moins fiables – on a là un phénomène de sélection adverse. Un petit raisonnement économique montre facilement que l'évidence – le recours à la violence comme régulateur – ne peut pas fonctionner. Il faut donc chercher autre chose, des alternatives à la violence, plus subtiles et moins évidentes.

Les autres formes classiques de régulation des marchés criminels

La mafia – mais ce n'est pas le seul marché criminel à fonctionner ainsi – est finalement assez économe en violence. D'autres formes de régulation interviennent.

Il y a tout d'abord l'établissement d'un code de l'honneur. Dans un article du *Katmandu Post* (3 mars 1998), les enseignants de la plus grande école de vol de la capitale du Bangladesh expliquent comment ils inculquent à leurs trois mille élèves l'« art ancestral et honorable du vol » : le travail du pick-pocket, la manière de rentrer par infraction dans un domicile de particulier sans trop de dégâts et avec violence minimale, etc. On peut également élever les coûts de la trahison de la confiance. Par exemple, le tatouage qui se pratique dans nombre d'organisations de type mafieux est une façon d'élever les coûts de sortie du système. Il y a également l'acceptation de la transparence : le fait de donner son numéro de téléphone, ou le fait d'échanger des otages (on se souvient que le phénomène des otages réciproques a été étudié d'un point de vue économique par Oliver Williamson²). Mais il existe selon Diego Gambetta une autre forme de régulation, reposant sur l'incompétence.

La régulation par l'incompétence

Méthodologiquement, Diego Gambetta pense que la théorie doit se construire sur le repérage et l'analyse de faits discrètement dissonants³. En lisant et relisant les témoignages des mafieux lors des procès en Italie, les autobiographies écrites au fin fond des prisons, le témoignage de Joseph Pistone, le seul agent du FBI à avoir réussi à s'infiltrer dans la mafia et à y être resté six ans (un film a été tiré de son expérience, "Donnie Brasco", avec Al Pacino et Johnny Depp), quelque chose a fini par frapper le chercheur. Dans un monde où l'égo a une dimension importante, où il doit inspirer le respect, où l'honneur est mis en avant, on constate une étrange capacité des chefs à l'autodérision quant à leur intelligence. Les mafieux se disent très facilement incompétents, sur le ton de la plaisanterie. Ils mettent souvent en avant leur peu d'intelligence. Ils ne revendiquent qu'une chose : ils sont là pour faire appliquer des règles et dans ce domaine ils ne plaisantent pas. Là, ils se font respecter. Pour le reste, ils di-

2. Oliver E. Williamson : Les institutions de l'économie. Paris, InterÉditions, 1994.

3. Punctum saliens – voir dans ce numéro le texte sur l'équifinalité et l'étude de cas.

sent ne connaître rien à rien, et il semble que ce soit vrai. On pense souvent que la mafia gère des activités. C'est faux : la mafia « protège », ce qui est très différent. La mafia ne pratique pas le trafic de drogue : elle le supervise et prélève un pourcentage. L'incompétence affichée est un signal donné à ceux qui gèrent les activités que la mafia ne va pas entrer dans leur business⁴. Un mafioso se spécialise dans le contrôle du dealing, jamais dans le dealing lui-même. Car s'il avait une compétence en matière de dealing, il ferait peur en tant qu'entrant potentiel et il ne pourrait plus assurer son rôle d'arbitre dans les situations de conflit qui ne manquent pas d'apparaître, ayant des intérêts dans le business lui-même. Afficher son incompétence est une manière de dire aux gens : « vous pouvez compter sur moi – même si je le voulais, je ne serais pas capable de vous entourlouper. » Il y a une régulation productrice de confiance par l'incompétence.



Le cas des marchés universitaires corrompus

Il arrive que des marchés universitaires fonctionnent eux aussi sur la valeur de l'incompétence. Les règles en sont :

- la fidélité à un mandarin est plus importante que le mérite (recherche ou enseignement)
- le « crédit » est la dimension essentielle du fonctionnement du marché. Quand une commission se réunit pour des nominations, les mandarins font passer les poulains de leurs collègues sachant que ceux-ci leur rendront la pareille dans une situation similaire future. S'ils ne le font pas, ils savent qu'ils seront l'objet de rétorsion. Le système peut durer des années, voire des dizaines d'années, ce qui est l'horizon temporel de la réalisation des échanges, de la matérialisation des certificats de crédit.
- Un mandarin qui approche de la retraite n'est brusquement plus rien. Tout le monde sait qu'il ne sera plus à même de rendre dans le futur un crédit effectué dans le présent. Donc, il n'a plus aucun pouvoir.

Dans un tel marché, les universitaires qui ont les postes ne sont pas juste mauvais, ils sont pires que la moyenne. Ils forment une kakistocratie, le pouvoir des mauvais. Pourquoi ? Est-ce simplement du fait d'un arbitrage : les meilleurs en recherche n'ont pas le temps de se consacrer aux jeux de pouvoir, et ceux qui se consacrent aux jeux de pouvoir ne peuvent plus faire de recherche ? Il y a de cela, bien évidemment. Mais ce n'est pas la seule, ni même l'explication centrale. L'incompétence est un signal envoyé aux collègues : ils voient que sans le système, vous n'avez aucune chance de faire carrière, donc que vous serez loyal. Quand on récompense un bon, il estime que ce n'est qu'une reconnaissance naturelle de ses talents et il n'est pas autant enclin à la loyauté – Machiavel a théorisé cela. Au pire le candidat, au plus haut le pouvoir de celui qui a réussi à le faire nommer. L'incompétence est une façon de se lier les mains dans certains domaines, de montrer que l'on devra tout au système, donc de l'assurer de sa loyauté future. Un de ses professeurs avait dit à Diego Gambetta : « quand vous êtes bon dans ce que vous faites, il faut toujours vous excuser. » Un collègue économiste avait la vision dynamique suivante : de génération en génération, on choisit de pire en pire, jusqu'à ce qu'on en soit à un niveau d'incompétence tel que le système n'est plus capable de distinguer entre un incompetent et un bon, donc de donner le poste au premier. A ce moment-là, un renversement est possible.

Questions et réponses

Questions - Si le système est vrai, alors le moyen de progresser est de feindre l'incompétence ; mais si je feins moi-même l'incompétence, alors je me doute que d'autres font pareil – chacun

4. La seule exception, ce sont les casinos. C'est que la gestion proprement dit de l'activité ne représente quasiment rien, peut-être 10% du chiffre d'affaires. Les 90% restants sont de la surveillance, de la supervision, du repérage de l'escroquerie possible à tous les niveaux, c'est-à-dire le travail même de la mafia.

(Suite en page 24)

(Suite de la page 23)

soupçonne l'intelligence cachée des autres, et le système ne peut plus fonctionner. Pensez-vous que les mafieux sont conscients de cette dimension de l'incompétence et qu'ils en jouent ? Mais s'ils en jouent, encore une fois, le système ne peut pas fonctionner comme vous l'analysez.

Réponses de Diego Gambetta – il y a là une série de très bonnes questions. Les mafieux sont-ils conscients de la manière dont le système fonctionne et feignent-ils l'incompétence ? Ils ont une intelligence pratique du système (je n'ai jamais dit qu'ils étaient totalement incompetents sur tous les plans, il s'agit d'une incompétence sélective ; sur le plan de la supervision et de leur rôle d'arbitre, ils sont compétents) : ils savent visiblement (même s'ils n'en jouent pas consciemment), qu'ils ont intérêt à se positionner d'une certaine manière dans le jeu, ce positionnement étant celui de l'incompétence. Ils savent, encore une fois d'une intelligence pratique, qu'on ne leur reprochera pas leur incompétence, que celle-ci ne menace pas le respect qui leur est dû, qu'elle le favorise plutôt. Par ailleurs, il y a un phénomène de spécialisation : certains se spécialisent dans la compétence, d'autres dans l'incompétence, il y a là une forme de spécificité des actifs (« asset specificity »). Le passage (« switch ») de l'un à l'autre devient de plus en plus coûteux au fil du temps. Enfin, le cas universitaire illustre un autre point important. Dans un système corrompu, la pire corruption vient du fait que plus personne ne sait où il se situe dans l'échelle de l'incompétence. Les incompetents se retrouvent entre eux et il n'y a plus de point de repère. On peut se croire un compétent jouant le jeu de l'incompétence alors que l'on est réellement devenu incompetent. Le seul moyen de savoir est de sortir du système en essayant de publier dans des revues à relecteurs anonymes ou des presses universitaires prestigieuses (mais la corruption du système ne peut-elle pas à aller jusqu'à créer des revues entre incompetents fonctionnant sur le mode du système corrompu ?)

Question – votre analyse fait peu de place aux institutions.

Réponse – Pour faire de la bonne théorie, il faut s'éloigner du sens commun, des réponses évidentes. Les institutions forment une réponse trop évidente lorsque l'on s'interroge sur les phénomènes de confiance, de loyauté réciproque. Par leur évidence, elles masquent les phénomènes plus subtils et plus intéressants. C'est aussi pourquoi je m'intéresse à un cas aussi extrême que la mafia : on est face aux individus les plus « bruts » qui soient et qui ont peu d'institutions. Du coup, leur fonctionnement fait apparaître des mécanismes originaux et plus fondamentaux que les institutions. ■

Paul Duguid de l'Université de Californie à Berkeley est intervenu sur le thème de la qualité de l'information dans le séminaire AEGIS du 14 décembre 2005

La question de la qualité de l'information

Le problème de l'information a surtout été abordé sur un plan quantitatif. Varian et Lyman ont par exemple calculé que l'on pouvait mesurer la quantité annuelle d'information produite aux USA et qu'elle équivalait à 37.000 fois la librairie du Congrès. Le gouvernement japonais s'est inquiété de ce que le pays du soleil levant n'en produisait pas autant. Ce sont surtout les économistes qui ont le plus investi ces dernières années la question de l'information, et ils sont plus à l'aise avec la quantité que la qualité. « Quality is so disputable a matter, that I look upon all information of this kind [i.e. about quality] as somewhat uncertain, » écrivait déjà Adam Smith dans la *Richesse des Nations*. Et Stigler de reprendre en 1961 : « Quality has not yet been successfully specified by economics. »

Qu'en est-il de la qualité de l'information dans un contexte d'excès quantitatif ?

La manière traditionnelle d'aborder la question de la qualité de l'information

Trois éléments jouent un rôle essentiel dans le contrôle de la qualité de l'information à l'âge du livre et de l'écrit sur support matériel.

Tout d'abord, la production de l'information repose sur une chaîne (l'auteur, l'éditeur, l'im-

primeur, le libraire) et il existe un mécanisme de rivalité dans cette chaîne autour de la question de la qualité de l'information produite.

Ensuite, il existe des règles permettant d'évaluer, à partir d'une analyse des supports et des contenus, l'authenticité des documents. Ces règles ont été formulées pour la première fois de manière systématique par Mabillon (*De re diplomatica*).

Enfin, un ensemble d'institutions considérées comme légitimes, l'université notamment, garantit l'authenticité de l'information autant que faire se peut.

La crise des mécanismes traditionnels et le nouveau modèle de production de la connaissance

Ces mécanismes traditionnels de contrôle de l'information sont entrés en crise.

N'importe qui peut désormais produire de l'information et la mettre à disposition de lecteurs sans intermédiaire. La chaîne de production a disparu.

Les règles édictées par Mabillon pour les documents sur support papier ne fonctionnent plus pour l'information digitale. Il n'est plus possible d'analyser et de comparer les sources, de les dater, de les classer. L'idée de pouvoir identifier un document original et une copie n'est plus opérationnelle. Les exemples du document tendant à montrer que George Bush n'avait pas fait son service militaire ou du rapport censé établir que l'Irak de Saddam Hussein cherchait à acheter des armes nucléaires au Nigéria semblent avoir montré que le contrôle des documents à l'ère d'Internet pouvait fonctionner selon les règles anciennes, celles de Mabillon et des mauristes. Elles ont paradoxalement renforcé les utilisateurs d'Internet dans l'idée que rien de fondamental n'avait changé. La réalité est différente.

Les institutions censées garantir l'authenticité de l'information sont en crise. On ne fait plus confiance aux experts. L'affaire Enron a montré que les institutions chargées de garantir l'authenticité des comptes publiés pouvaient faillir. De la constatation que quelques institutions avaient failli à l'idée que toutes les institutions étaient mauvaises, il n'y avait qu'un pas qui a été rapidement franchi. Le débat démocratique doit s'exercer dans les matières scientifiques comme dans les sujets de société. Rien ne doit faire écran entre le producteur d'information et le consommateur, on valorise la désintermédiation, la circulation libre des savoirs et de l'information.

Surtout, un nouveau modèle de production de l'information est apparu, inspiré des logiciels *open source* : chacun contribue à un petit bout de production de l'information et ces bouts s'ajoutent les uns aux autres, en se corrigeant éventuellement.

Le cas Wikipedia

Wikipedia (wikipedia.org ou wikipedia.fr) est une encyclopédie faite par qui veut. Un auteur crée une entrée et elle est mise en ligne. Tout le monde peut la modifier. Sous chaque entrée existe en effet la possibilité d'introduire des changements et, l'on croit pouvoir corriger d'éventuelles erreurs. Comme dit quelqu'un « good stuff spreads, and the bad gets ignored ». Quand on cherche des renseignements sur Internet, à propos d'oeuvres ou d'auteurs, les entrées de Wikipedia se présentent dans les premières. Tout le monde utilise donc cette encyclopédie en ligne. Paul Duguid l'utilisait. Jusqu'à ce qu'il tombe sur l'entrée Daniel Defoe. Qu'il s'aperçoive que les dates de naissance et de mort étaient fausses (la date de naissance de Defoe n'est pas connue avec certitude) ; que l'on disait que Defoe s'était fait connaître avec Robinson Crusoe (faux, il était bien connu avant cela) ; qu'il était né à Stoke Newington (faux, il est né à Londres) ; que son père était boucher (faux, il était marchand de chandelles) ; qu'il avait adopté « De » comme nom de plume (ses oeuvres publiées l'ont été le plus souvent sans nom d'auteur) ; que l'on mentionnait que sa tombe indiquait que son nom s'écrivait De Foe (sa pierre tombale a été gravée à la fin du XIXe siècle et ne peut être tenue comme source fiable sur la manière dont Defoe écrivait lui-même son nom) ; que l'on ne mentionnait pas que Defoe avait eu une activité d'espion (ce qu'il reconnaissait lui-même) ; etc. Qu'à cela ne tienne, se dit Paul Duguid, corrigeons. Et il s'aperçoit rapidement que ses corrections sont à leur tour remplacées par les vieilles erreurs (dans le cas de l'espionnage, la correction fut supprimée). Paul Duguid a essayé de discuter. Personne n'a répondu). Seules les erreurs factuelles évidentes ont été corrigées.

(Suite en page 26)

(Suite de la page 25)

La fausseté de la transposition du modèle « open source »

Pour Paul Duguid, l'erreur consiste à croire que le modèle des logiciels *open source* (type Linux) est transposable. Dans le modèle original, il existe un cœur matériel du logiciel qu'il n'est pas possible de toucher. On peut compléter librement, mais sans toucher à un cœur matériel stable. Le processeur teste ce qui est écrit et supprime les codes faux. Dans le modèle transposé, tout est possible. Il n'y a pas, dans une encyclopédie « *open source* » de cœur matériel capable de tester ce qui est écrit et d'éliminer les erreurs.

Ceci se conjugue avec l'effondrement des institutions. Quand les institutions sont créées, elles ont besoin de visibilité. Ensuite, elles tendent à devenir invisibles. Au XIXe siècle, les banques construisaient de somptueux sièges sociaux et bâtiments. Aujourd'hui, elles peuvent se réduire à un simple automate distributeur de billets. Et quand les institutions deviennent invisibles, c'est-à-dire quand leur fonctionnement est efficace et silencieux, on pense qu'elles peuvent être supprimées sans grand dommage. Les institutions qui garantissaient la qualité de l'information apparaissent aujourd'hui inutiles. Le sens critique, la démocratie, le droit à l'information et au savoir pour tous, se conjuguent pour « désintermédiaire » l'information.

L'apparition des marques privées

Il reste une vieille conviction solidement ancrée selon laquelle la qualité peut s'améliorer d'elle-même, sous l'effet des forces du marché : si Wikipedia comporte trop d'erreurs, un autre projet verra le jour qui reposera sur une meilleure qualité et finira donc par l'emporter. C'est possible. La régulation concurrentielle peut être une des forces poussant à la qualité. Néanmoins, la concurrence n'est pas forcément un phénomène spontané. Elle est un phénomène institué, et on est ici renvoyé au problème des institutions. Par ailleurs, dans le monde du digital, l'avantage au premier entrant est souvent considérable, rendant l'apparition de concurrents extrêmement problématique. Et puis les économistes ont inventé un autre modèle que celui de l'amélioration de la qualité par la concurrence, qui est la loi de Gresham : la mauvaise monnaie chasse la bonne. Il est bien possible que l'on soit ici devant un phénomène de même nature : l'information de mauvaise qualité chasse la bonne.

Dans un tel contexte, des marques privées apparaissent qui opèrent une forme de régulation. Google a lancé un projet de bibliothèque numérique mondiale. Google est désormais une marque et on peut penser que cette marque ne peut survivre et se développer que si elle est une garantie de qualité. C'est une des thèses de Paul Duguid¹ : quand les institutions qui régulent s'effondrent, des marques apparaissent qui substituent une régulation privée à la régulation institutionnelle, avec les inconvénients associés. Cette régulation repose notamment sur le fait que les marques sont des supports de procès possibles. ■

1. Paul est aussi un spécialiste des marques, notamment dans le vin de Porto

Hervé Dumez
 PREG — CNRS / École Polytechnique

Lundi 20 février 2006 - 14h à 16h30
AX - 5 rue Descartes 75005 PARIS

Jean-Laurent Rosenthal
(UCLA), économiste et historien

Analytic narratives

Le 20 février 2006 à 14h, salle de l'AX 5 rue Descartes, le séminaire AEGIS accueille Jean-Laurent Rosenthal (UCLA), économiste et historien, sur le thème « Analytic narratives ».

En économie, gestion ou sociologie, les thèses, articles et livres, comportent souvent - et parfois reposent sur - des narrations de type traditionnel, des récits de dynamiques et d'événements : que l'on pense seulement à l'histoire du clavier QUERTY, aux analyses sur les stratégies des firmes, les innovations ou les dynamiques organisationnelles. Mais dans le même temps, d'autres chercheurs, (quelquefois les mêmes) tentent de formaliser ces mêmes processus. En règle générale, les deux démarches coexistent dans la méfiance réciproque. Est-il possible de les articuler, de faire s'appuyer l'un sur l'autre modélisation et narration ?

Robert H. Bates et un groupe de collègues en science politique et en économie ont publié, en 1998, un ouvrage à Princeton University Press cherchant à réaliser cette articulation. Ce livre a suscité nombre de débats dans la communauté des chercheurs en science politique, mais aussi au-delà.

Jean-Laurent Rosenthal, qui est l'un des auteurs du livre, a accepté de revenir sur ce projet pour en expliquer les difficultés, les résultats et les perspectives.

(Le papier est disponible pour ceux qui assisteront au séminaire)
Contact : michela.bretton@hs-niederrhein.de

Programme des prochains séminaires AEGIS



2006

Lundi 20 février 14h00 à 16h30)

« Analytic narratives »

- Jean-Laurent Rosenthal (*University of California Los Angeles*)

Jeudi 9 mars (14h00 à 16h30)

« La performativité des théories économiques »

- Michel Callon (*CSI, Ecole des Mines de Paris*)

Responsable de la publication : Hervé Dumez
Rédaction : Caroline Mathieu
Secrétariat de rédaction et mise en forme : Michèle Breton